

Le point commun

Recueil de nouvelles



Anne-Sophie Maleka
Paul Clarou
Joshua Perrono
Jean-Philippe Chavey
Florian Carayol
Emma Capidor
Lilianof
Laura Moya
Annick SB
Raphaël Bögli
Manosybe
David Mas
Etienne Omnès

Le point commun

Recueil de nouvelles

Auteurs

Anne-Sophie Maleka, Paul Clarou, Joshua Perrono, Jean-Philippe Chavey,
Florian Carayol, Emma Capidor, Lilianof, Laura Moya, Annick SB,
Raphaël Bögli, Manosybe, David Mas, Etienne Omnès

Description du livre

Les 13 nouvelles de ce livre sont toutes très différentes. Et
pourtant... il y a un point commun.

Saurez-vous le trouver ?

SOMMAIRE

J'ai peur... (par Anne-Sophie Maleka)

Le pouvoir (par Paul Clarou)

Et pourtant... (par Joshua Perrono)

L'enfant qui gâcha la fête (par Jean-Philippe Chavey)

Un ami qui vous veut du bien (par Florian Carayol)

Les mûriers bavards (par Emma Capidor)

Les Quadruplés (par Lilianof)

Les deux colocataires de Victoria Freeman (par Laura Moya)

Le bougre... (par Annick SB)

L'aventure (par Raphaël Bögli)

Le train de nuit (par Manosybe)

Le Trésor de Pellworm (par David Mas)

De l'esclavage à la liberté (par Etienne Omnès)

J'ai peur...

(par Anne-Sophie Maleka)

J'ai peur. Le froid qui commence à se faire sentir me glace déjà les articulations. Le jour décline, les ombres envahissent peu à peu mon environnement, l'arrivée de la nuit sombre et noire ne fait qu'empirer ma frayeur et ma solitude. Oui, je me sens seule, si seule... Et j'ai peur. Peur qu'on me découvre, peur qu'on m'écrase, peur qu'on m'enlève... Je ne peux m'empêcher de repenser à la façon dont je me suis mise dans cette situation. Oui, je ne peux m'en prendre qu'à moi. J'ai été stupide. J'ai voulu prendre mon indépendance, me débrouiller seule, montrer aux autres que je n'ai besoin de personne. Je me suis fourvoyée sur moi-même. Maintenant, qu'est-ce que j'aimerais retrouver le bras de cet être qui s'est si longtemps occupé de moi... C'est dans ces moments de peur et d'angoisse qu'on se rend compte de la véritable valeur de ceux qui sont chers à nos yeux. C'est dans ces moments qu'on remet tout en question, et qu'on cherche désespérément un espoir auquel se rattacher.

Quelqu'un est passé tout près de moi. Je viens de sentir l'air déplacé par ce passage, et je me mets à trembler. S'il m'avait vue... Que se serait-il passé ? Je ne préfère pas l'imaginer. Mais j'ai du mal à m'en empêcher. Une nuit sans lune est maintenant totalement tombée, l'obscurité est presque complète, à peine percée par la faible lueur de quelques lampadaires. Dans un sens, ça me rassure, car il y a alors moins de risques qu'on remarque ma présence. Mais l'on peut rarement se sentir véritablement à l'aise dans les ténèbres, et chaque bruit, chaque ombre se trouve être considérablement amplifié, et non moins terrorisant.

Je ne peux rien faire. Je ne peux pas bouger, je ne peux pas rentrer, je n'ai aucun recours ! Enfin... Il resterait bien une solution mais... Oui, c'est dans ces moments de détresse que l'on laisse de côté nos a priori pour tester n'importe quelle solution de secours qui s'offre à nous... Jamais je ne l'aurais fait en temps normal. Si on m'avait parlé d'une telle chose, j'aurais traité la personne de naïve, voire d'un peu stupide. Mais ce soir, tout est différent. Pour la première fois de ma vie, je vais faire appel au Grand Horloger.

Ça vous paraît sûrement ridicule... En fait, je n'ai jamais cru à cette histoire d'horloger. Un horloger qui construirait des montres et voudrait ensuite s'en occuper, les réparer quand elles en auraient besoin, les astiquer ? De toute ma vie de montre, personne ne s'était jamais vraiment préoccupé de mon sort. Ou du moins, c'était l'impression que j'avais. Mais jamais on n'a changé mes piles, jamais on ne m'a auscultée pour écouter mon tic-tac, jamais on ne m'a félicitée ou encouragée pour donner l'heure. Et puis, c'est absurde de penser qu'un être supérieur aurait eu l'intelligence de nous créer et de nous mettre au point comme nous sommes. Comment une seule personne pourrait-elle assembler tous nos rouages, confectionner certaines d'entre nous avec du quartz, d'autres avec affichage numérique ? Comment pourrait-elle concevoir chaque montre si différente l'une de l'autre,

travailler les bracelets, les enjolivures ? Non, tout ça est arrivé par les forces de la nature et n'est sûrement pas le fruit de la réflexion d'un quelconque horloger. Enfin, du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à maintenant.

Hé oui, voilà donc mon histoire. Je suis une montre, et j'ai passé toute ma triste vie à donner l'heure. J'étais presque constamment attachée à un poignet, et mon seul rêve était d'enfin fuir ce bras et vivre ma vie comme je le souhaitais. Je voulais enfin me sentir libre ! J'avais tout mijoté depuis longtemps. Il suffirait de choisir le bon moment. Ma retenue au poignet ne dépendait finalement que de cette attache de métal qui se clipsait. Je n'avais qu'à faire en sorte qu'elle s'ouvre, il n'y avait rien de plus simple. Alors, un jour que l'être auquel j'appartenais se promenait dans une rue, j'ai mis mon plan à exécution, je me suis détachée et... je suis tombée. Et alors que la personne continuait son chemin, n'ayant absolument rien remarqué, je me retrouvais seule sur le trottoir, un peu sonnée par ma chute, mais libre... Libre, vraiment ? Est-ce vraiment ça, la liberté ? Désormais, je comprends parfaitement que j'étais dans l'erreur la plus totale. C'était attachée à cette personne que j'étais libre. Je pouvais alors aller n'importe où ! Et surtout... Et surtout on prenait soin de moi. Parce que c'était ça, la réalité. Je ne la voyais pas, parce que je n'étais jamais satisfaite de ce que j'avais. Je ne me rendais pas compte à quel point j'avais de la chance ! Je servais à quelqu'un, et cette personne me montrait à quel point elle tenait à moi en ne me quittant jamais, en me faisant dormir dans un écrin pour que je ne m'abîme pas... Maintenant, elle devait avoir constaté ma disparition, et devait certainement se trouver très en colère. Oui, je l'avais trahie, lui avais fait défaut... Certainement, elle irait chercher une nouvelle montre, qui ne serait pas aussi stupide que moi, et pour me punir, je resterais le restant de ma vie sur ce trottoir, constamment en proie à la peur d'être cassée, de rouiller, d'être volée... Cette perspective me fait de nouveau frissonner (hé oui, les montres aussi frissonnent, parfois...), et je me sens envahie par un tel désespoir, que de tous mes rouages et mes aiguilles, je me tourne vers le ciel, et je crie à cet horloger que je me suis complètement trompée, que je n'aurais jamais dû faire ça, que j'espère qu'il existe, et que je le prie de faire quelque chose pour moi... Je ne vois vraiment pas comment est-ce qu'il pourrait même m'entendre, et même s'il connaissait mon malheur, pourquoi voudrait-il me venir en aide, moi qui l'ai toujours rejeté ? Pourtant, soudain, un étrange sentiment me gagne peu à peu. C'est un sentiment que l'on ressent tellement plus fortement et plus intensément lorsqu'on a vécu la peur et l'angoisse... Oui, soudain, je me sens en paix. Je ne sais pas pourquoi. Mais j'ai alors un peu moins froid, un peu moins peur, et je réussis à m'endormir quelques heures.

Quand ma mécanique mise en veille se réveille peu à peu, je me rends compte que la nuit noire a laissé place à un soleil radieux. Ça y est, la peur me reprend. Il doit être tard dans la matinée, et je sens de nombreuses personnes passer à mes côtés... Soudain, l'une d'entre elle s'arrête près de moi. Oh non. Je ne veux pas qu'elle me prenne, qu'elle m'emmène, qu'elle me fasse subir je ne sais quoi... Tout ce que je veux, c'est retrouver mon bras, ce bras qui m'a porté pendant si longtemps, qui m'a permis d'être utile ! L'être se baisse, me ramasse, pousse un profond soupir de soulagement. Il me

place délicatement dans sa poche, et s'en va en chantant et en sautillant. Je l'ai reconnu. C'est lui qui m'a apporté tant de soins, et a toujours veillé sur moi. Il a refait tout le trajet pour pouvoir me retrouver, lui-même était angoissé à l'idée qu'on ait pu m'écraser ou me voler ! Et le voilà heureux de m'avoir retrouvée... Dans sa poche, bien au chaud, je me sens enfin en sécurité. Et je sais que je suis aimée et que j'ai du prix à ses yeux, malgré la bêtise que j'ai pu faire. Et je sais que le Grand Horloger existe vraiment, que c'est lui qui m'a construite... Et cet être qui me porte au poignet, ne serait-ce donc pas son fils ?

Oui, c'est dans les moments de peur et de terreur que l'on se remet en question, et que l'on se tourne vers les solutions qui nous paraissent les plus désespérées. Mais c'est aussi dans ses moments que l'on prend conscience de l'amour des gens pour nous, et que l'on prend vraiment le temps de se tourner vers son Créateur...

Fin

Le pouvoir

(par Paul Clarou)

Ne trouvez-vous pas étrange que tous les humains, de toutes les cultures, de tous les temps, aient cru/aient vécu des réalités n'appartenant pas au monde physique, aient cherché derrière ce qu'ils observaient des êtres obéissants à d'autres lois : dieux, héros, fées, vampires ? Comment entendre cette universalité du surnaturel ?

Les plus fermés d'entre vous répondront que c'était une façon d'expliquer le naturel incompréhensible, que le surnaturel n'est qu'une façon de rendre logique un monde toujours mystérieux. Et ces même gens-là, qui vivent dans une civilisation tellement scientifiée, vont se jeter sur l'horoscope et iront se faire plaisir, ou se faire peur, devant un film de super-héros, ou de zombies...

Non, soyons sérieux quelques minutes, laissons tomber cette science triomphante. L'homme a toujours cru au surnaturel parce que le surnaturel existe. C'est tout. C'est simple. S'il croit à la possibilité de s'affranchir des lois physiques et naturelles, c'est parce qu'il l'a vu faire, il l'a fait.

Je suis arrivé à cette conclusion il y a quelques années déjà, je me souviens parfaitement, je venais de visionner une nuit de Marvel. Il était tôt le matin et, avec quelques amis, nous refaisions nos vies. Nous nous imaginions des pouvoirs. Nous nous faisions héros.

Je ne sais plus lequel fit cette proposition, mais nous nous convîâmes pour le lendemain, pour chercher, à nous tous, aidé de l'inévitable grande toile, les indices qui démontreraient la justesse de ce raisonnement. Les humains avaient toujours cru au surnaturel et y croyaient encore : le surnaturel existait donc et nous en trouverions des exemples. Nous allions prouver l'improuvable !

Nous nous retrouvâmes donc le lendemain à quelques-uns, étudiants attardés, adolescents bien de notre époque, insatisfaits de ce que nous proposaient la société et les lois de la physique. Nous y passâmes la journée, à décortiquer les informations les plus farfelues de la toile et ce n'est qu'au soir que je le vis. Mes yeux fatigués avaient quitté mon écran pour se reposer sur le ciel assombri de cette fin de mai. Par-dessus les toits, là-bas, flottait un homme. Meilleur, même, que Superman, il ne volait pas, bras tendus, il flottait dans l'air, tournant la tête à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelque chose ou quelqu'un.

- Superman ! dis-je d'une voix que je pensais forte.

Personne ne leva la tête de son écran, le cas de l'extraterrestre et de ses auteurs avait déjà été abondamment étudié par notre équipe.

- Superman, là, par la fenêtre !

Ma voix blanche finit par leur faire quitter leurs recherches et suivre mon doigt des yeux, mon doigt pointé vers un homme par la fenêtre. Cinq croyants incroyables purent voir l'homme qui flottait être rejoint par un autre homme volant, au jean bleu et au T-shirt vert pomme.

- Green Lantern !

Les deux super héros s'en allaient, volant côte à côte, en dehors de notre regard, vers la rue, derrière. Un regard, une seconde d'hésitation, puis nous nous levâmes tous ensemble d'un seul bond et courûmes vers la porte. Nous qui râ lions en général à l'idée de marcher jusqu'au métro, nous nous mîmes à courir dans les couloirs, les escaliers puis la rue. Personne dans le ciel. Des passants passaient, de pauvres humains, même pas « super ». Des gens en terrasse, buvant un verre, d'autres qui rentraient chez eux et, au milieu de la rue, cinq jeunes aux yeux rougis, essoufflés, hallucinés, qui regardaient le ciel.

Ce n'est pas moi qui les vis, cette fois. C'est Jean, mon pote Jean, celui qu'on appellerait plus tard « le fils du Tonnerre », qui abaissa le premier son regard :

- Là !

A une terrasse de café, nos Superman et Green Lantern s'étaient assis en présence d'une jeune femme. Les pieds sur le sol, attendant banalement un verre, rien ne les différenciaient de leurs voisins. Et pourtant, nous les avons vus flotter dans les airs.

Ils ne nous avaient pas vus, trois bières leur avaient été servies et ils discutaient. La jeune femme avait un papier et un stylo, elle prenait des notes. La scène était bien banale, mais, soudain, le surnaturel refit une apparition sous la forme d'un verre. La jeune femme prit une gorgée de sa bière sans que ses mains ne quittent la table. La pinte volait dans les airs à son tour, de la table vers sa bouche, puis de sa bouche vers la table. De la télékinésie ! Elle était télékinésiste... Et nous étions les seuls à l'avoir vu. Les seuls à l'avoir vu et si peu discrètement !

- Le verre !

Un cri, deux mots, cinq bouches. Et tout le monde qui nous regarda, et les trois super héros qui se retournèrent vers nous. Et tout le monde qui suivit notre regard vers trois jeunes gens normaux qui discutaient normalement autour de trois verres de bière posés normalement sur la table d'un bar normal. Très vite, chacun retourna à son verre, à sa discussion, à sa marche. Sauf les trois qui ne nous avaient pas quitté des yeux. Nous les avons découverts. Nous savions. Ils savaient que nous savions. Je m'attendais à mourir, d'une minute à l'autre, le cœur serré à mort par la télékinésiste, ou alors à les voir disparaître dans un nuage.

Parmi toutes les réactions surnaturelles qu'ils auraient pu avoir, ils choisirent la plus naturelle. Superman rajouta une table, Green Lantern chercha cinq chaises supplémentaires, et, après avoir rangé ses notes et son stylo dans un sac à main, la jeune femme nous invita à nous assoir avec eux.

Nous n'avions pas vraiment le choix, ils avaient certainement le pouvoir de nous tuer. Nous nous assîmes.

- Arnaud, fit Superman.

- Moi c'est Isaac, répondit Green Lantern.

- Et moi Maria, reprit la télékinésiste. Vous prenez une bière ?

Comment dire non à une personne qui a la capacité de vous envoyer son verre à la tête sans même sortir les mains de ses poches ? Nous hochâmes prudemment la tête. Maria héla le serveur et lui demanda cinq demis.

- Et vous, c'est quoi votre nom ?

Nous ânonnâmes nos prénoms, tremblant.

- Pas très à l'aise, hein ! Pas d'inquiétudes, nous n'avons jamais mangé personne, pas même Superman, enfin je veux dire Arnaud, qui mange tant !

Un silence, encore, puis Isaac prit la parole.

- Depuis quand nous suivez-vous ? Vous avez vu le verre voler. Autre chose aussi ?

Encore une fois, nous répondîmes d'une seule voix, une voix peu assurée :

- Non, rien d'autre...

Isaac sourit.

- Comment ça ? Vous ne nous avez pas vu voler, Arnaud et moi ? Vous n'avez pas vu Arnaud soulever une voiture ?

Il faisait tout pour paraître sympathique et détendu, mais aucun d'entre nous n'avait osé toucher sa bière. Les autres tables, les passants, le monde paraissait si loin, si physiquement loin, comme si nos tables avaient pris de la hauteur. Les visages des trois super-héros brillaient.

- On les emmène plus haut ? demanda Superman à Isaac.

- Ne trouves-tu pas ça un peu violent ? Il me semble qu'ils ont assez peur comme ça...

Effectivement, j'étais loin d'être rassuré par cette proposition.

- Je vous laisse leur raconter vos histoires, il faut que j'y aille. On se retrouve mercredi ?, dit Maria-la-télékinésiste en se levant.

- Vous partez en mission ? osa Jean.

Elle rit.

- Non, je rentre me coucher, je travaille tôt demain.

Elle ajouta, simplement, comme pour éviter une question supplémentaire « – Je suis infirmière. » puis quitta notre table. Elle s'éloigna, à pied, presque normale. Presque, parce qu'elle brillait encore étrangement, comme si le soleil la préférait au reste du monde.

Un piège, c'était probablement un piège. La femme était partie, les deux hommes allaient nous menacer. Ce « Je suis infirmière » était un code. Une télékinésiste faisant ce métier normal ! J'étais sûr de les avoir percés à jour, mais ce savoir ne me servait à rien. J'étais bloqué, comme mes compagnons. Superman était face à nous. Superman, oui, puisque même sa compagne l'avait appelé comme cela. Nous n'avions toujours pas touché nos bières.

- Tu veux expliquer Arnaud ?

- Volontiers, chef.

Et Arnaud-Superman commença à nous dévoiler le grand mystère.

- Nous sommes, vous l'avez compris, des super-héros. Mais, en fait, c'est rien, rien qu'un choix. En fait, tout le monde peut devenir un super-héros. Vous pouvez devenir des super-héros. En fait, on a une sorte de QG, dans un lieu un peu caché du ciel, on vous emmène, si vous voulez... Bref, tous les humains ont une ou des capacités spéciales, des pouvoirs, souvent plusieurs. Voler est une des plus communes. Il leur manque juste de le savoir, de les utiliser, de les entraîner. Après, il y a aussi les supers-vilains, c'est ceux qui utilisent leurs pouvoirs pour eux-mêmes, pour se faire de l'argent, pour être connu ou pour détruire le monde : les voyants, les rebouteux, etc.

- Pourquoi personne ne s'en est-il rendu compte ? risqua Jean, visiblement passionné.

- Personne ? Vous vous en êtes rendu compte ! Vous nous avez vus. Et tout le monde le sait, quelque part, on le met juste dans les films, les BDs, les contes... Et si les gens autour de nous ne nous ont pas vu arriver en volant, s'ils ne voient jamais rien, c'est parce qu'ils ne veulent pas voir... Parce que c'est plus simple de tout comprendre, de tout maîtriser, ou, en tout cas, de croire que tout est compréhensible et maîtrisable.

- Ce qui montre que les humains se connaissent bien mal... Ou qu'ils ne se souviennent plus de leur premier amour ! Ils ne peuvent pas comprendre ni maîtriser grand-chose. A commencer par eux-mêmes ! intervint Isaac.

- Arnaud, tu veux raconter ta propre expérience des pouvoirs ?

- Pardonnez-moi, je suis désolé, je voudrais rester, mais j'ai un rendez-vous très important, je suis déjà en retard... coupa mon pote Arthur. Les gars me raconteront. On peut se revoir ?

- Bien sûr, voici mon numéro. N'hésite pas, appelle moi. Mais pas pendant la journée, je suis en classe.

Isaac tendit à Arthur une carte.

- A bientôt... Flamme.

- A bientôt. Salut Arnaud, salut les gens.

Arthur partit en courant, la carte à la main.

Je dois l'avouer, pendant cette courte conversation, mes yeux n'avaient pas quitté Superman. Quand Isaac avait salué Arthur de cette appellation fantaisiste, Flamme – quiconque connaissait un peu Arthur savait combien il était posé, combien peu il s'embrasait – Superman avait adressé à son pair un sourire de connivence que j'essayais de déchiffrer un moment.

- Vous avez cinq-dix minutes ? Que je vous raconte comment j'ai découvert mes pouvoirs... proposa Superman.

Encore une fois, nous hochâmes la tête, mais, cette fois-ci, plusieurs d'entre nous avions pris notre bière et en buvions : ils avaient laissé partir Arthur, nous étions un peu tranquilisés et de plus en plus intéressés. Voici donc le récit que me fit Superman ce jour-là.

« Je n'avais jamais entendu parler de surnaturel dans mon enfance : pas de culture religieuse, pas de comics, à peine Asterix et le Père Noël. J'étais sportif : je faisais de la compétition. J'essayais d'être le

plus fort, je m'entraînais dur. Je pensais que les efforts étaient toujours récompensés, qu'il fallait viser haut, travailler dur et réussir. Je méprisais les faibles. J'avais parfois des réactions dont la violence me choquait moi-même.

Superman s'arrêta un instant, comme absorbé par un souvenir douloureux, puis repris posément :

« A 17 ans, après une bagarre entre copains, je me suis retrouvé avec une jambe cassée. Bien cassée. Fractures multiples. J'étais immobilisé pour deux mois – en plein championnat ! – et le docteur n'était pas sûr que je puisse un jour reprendre la compétition. Je ne l'ai jamais reprise. Sur mon lit de souffrance, j'ai reçu plusieurs visites d'un gars du lycée que je connaissais peu, un intellectuel à lunettes, Jacques. Il était calme, me donnait des nouvelles des camarades, m'encourageait et, souvent, mettait sa main sur ma jambe. Sa présence me faisait du bien sans que je ne comprenne pourquoi. Il me parlait de films, aussi, de comics qu'il me prêtait ensuite. Un jour, je lui ai fait part, en riant, de mon désir d'avoir un « superpouvoir ». Il a ri puis m'a regardé de façon étrangement sérieuse et m'a demandé s'il pouvait revenir le lendemain avec un ami. Le jour suivant, il est arrivé avec le chef. Je veux dire avec Isaac.

Il sourit à l'homme au T-shirt vert, qui lui sourit à son tour. Ces deux-là se connaissaient donc depuis longtemps. Il me regarda et dû voir que j'étais suspendu à ses lèvres, il se hâta de continuer :

« Isaac faisait moins sérieux que Jacques, il était plus âgé que nous : c'était bizarre. On a un peu discuté, de tout, de rien, puis il a dit un truc genre :

- Si tu pouvais avoir un pouvoir, tu voudrais lequel ?

Je lui ai répondu, dans un sourire forcé :

- Marcher, déjà...

- Tu le peux

- Bien sûr, je veux dire remarquer normalement, maintenant !

- Tu le peux.

Parfois, Isaac, il a un regard trop bizarre. Un regard qui m'a donné envie de le croire. J'ai enlevé mon attelle, je me suis levé. Pas de douleur, je sautais sur place. J'étais guéri, complètement. Je m'en souviens comme si c'était hier, je me suis exclamé :

- C'est pas possible, vous avez fait quoi ?

- Moi, rien, m'a répondu Isaac. C'est Jacques, il a le pouvoir de guérir les gens.

Je dois avouer que je ne comprenais pas grand-chose. Isaac me regardait toujours, avec un large sourire.

- Si tu pouvais avoir un superpouvoir, comme Jacques, lequel tu voudrais ?

La réponse que j'ai faite à Isaac m'a étonné moi-même.

- Je voudrais pouvoir guérir les cœurs, mettre la paix là où il y a la haine !

Le sourire d'Isaac a encore grandit et il m'a dit deux choses que je n'oublierai jamais, d'abord :

- C'est notre tâche à tous

Je n'y ai rien compris puis il a appuyé son pouce sur mon menton et il a dit :

- Puisque tu as demandé la réconciliation, tu pourras effectivement réconcilier, former, éduquer et, puisque tu ne l'as pas demandé, tu seras fort, vraiment fort... Superman !

Fort, je croyais l'être, avec toute cette musculation que j'avais endurée, après quelques tests, j'ai compris ce dont Isaac parlait. Je soulevais alors des voitures, et non plus de simples haltères. Mais, surtout, je me suis rendu compte que j'aimais les gens. Tous les gens, dans le métro, au lycée, dans la rue. Je suis devenu moniteur d'escalade dans les banlieues difficiles. Je n'ai pas de mérite, je ne crains rien. J'essaye de les aider à canaliser leur haine, leur violence, leur tristesse, à les détruire. Ma vie a complètement changé. Je suis le plus fort, mais je sais que je n'ai rien fait pour ça. J'ai rencontré aussi plein de super-héros, des amis de Jacques et Isaac. J'ai découvert le QG, je me suis rendu compte que je pouvais voler sur de courtes distances et emmener d'autres au QG en volant. Je suis devenu le Superman des comics que je n'avais pas lus... »

Superman avait terminé son récit, l'air pensif. Je n'étais pas sûr de tout comprendre. C'était la confirmation de notre hypothèse, le peu qui ne m'échappait pas tenait en quelques mots : nous avons trouvé des super-héros, des vrais, et ils disaient que nous pourrions en devenir aussi.

- Vous avez des questions ?

Isaac me regardait. Depuis toujours on lisait mes pensées sur mon visage, alors je les exprimai :

- Au moins deux : la première, c'est pourquoi avez-vous appelé Arthur « Flamme » tout à l'heure et la deuxième : quel est exactement votre pouvoir, à vous ? Et après, j'en ai encore une...

- Bien, on va commencer avec celles-ci. La deuxième, d'abord. Mon pouvoir est aussi peu spectaculaire que pratique pour notre communauté. Je sens le pouvoir de chacun qui veut devenir un des nôtres. Pas à chaque fois, mais souvent. Plus souvent que d'autres. Et, pour répondre à ta deuxième question – on peut se tutoyer ? – ton ami Arthur va avoir un superpouvoir en rapport avec le feu, je suppose, d'où le surnom de Flamme...

- Comment on fait pour devenir un super-héros ? Comment on découvre son pouvoir ? C'est quoi le mien ?

- Je ne sais pas, il n'y a pas vraiment de méthode universelle. Il faut s'engager à utiliser les pouvoirs pour le bien, de n'en faire aucune utilisation commerciale.

- Il y a un serment à prêter devant un chef ?

- Plutôt un engagement à prendre devant des amis... et dans notre groupe, nous ne sommes pas traditionalistes, pas de capes, pas de sang à verser, juste un engagement public.

- Et pour le pouvoir ?

- Il faudra d'abord que tu passes du temps avec d'autres, que tu vives des missions avec Superman, avec Maria, avec d'autres. Tu recevras le grand pouvoir, le mien, celui de faire naître d'autres super-héros. En tout cas, c'est ce qu'il me semble... et ça dépend aussi de toi, de tes choix !

Quel choc. Quels chocs, encore. Il était tard. Superman et Isaac partirent après nous avoir donné rendez-vous pour le surlendemain. Une réunion de super-héros au QG. Ils viendraient nous chercher

à ce même endroit. Il n'y avait pas de dress-code. Ils nous quittèrent en marchant et il fit soudainement sombre.

Nous nous regardâmes. Nous n'osions parler. Nous ne savions que dire. Les tables, revenues au sol, à une distance normal des autres, brillaient encore un peu.

- On peut dire qu'on a été servi question surnaturel ! dis-je, l'air hébété.

Nous ne pouvions pas nous quitter. Nous avons échangé nos impressions, nos étonnements, nos désirs, nos compréhensions, nos incompréhensions, nos hypothèses. Mais je suis long, je m'en rends compte. Pourtant, il faut que je vous raconte encore la soirée du surlendemain.

Nous nous retrouvâmes à quatre, Vincent n'avait pas pu être là, dans cette rue où le surnaturel avait rencontré le banal. Nous étions excités, pas vraiment redescendus encore.

C'est avec un peu de retard qu'arrivèrent Isaac, Arnaud et une femme, la quarantaine, rousse, en tailleur pantalon. Ils sortaient d'une bouche de métro. Il faisait encore clair mais on les voyait briller. Ils discutaient joyeusement en nous rejoignant.

- Bonsoir les amis, fit Isaac, Vincent est encore plus en retard que nous ?

- Non, répondis-je, il ne pouvait pas venir, nous lui raconterons.

- Vous pourrez essayer ! sourit Arnaud. Allons-y, puisque nous n'attendons plus personnes. Faisons un cercle. Prenons-nous par les épaules et n'ayez pas peur. Tout est anormal !

Il souriait toujours. Il souriait beaucoup.

Comme proposé, nous nous mîmes en cercle, les mains sur les épaules des voisins, alternant entre nos deux groupes. Je faisais la jonction, entre mon pote Jean et Isaac. Très rapidement, nos pieds quittèrent le sol et nous nous élevâmes, droits, en cercle, sans qu'aucun de nous ne fasse un mouvement. Lorsqu'en quelques secondes, nous atteignîmes une hauteur d'une trentaine de mètres, je pris peur et fermai les yeux. Pas longtemps. Je les rouvris peu après quand, au même moment, mes pieds touchèrent à nouveau le sol et mes compagnons crièrent d'étonnement.

Nous nous trouvions dans un lieu indescriptible. Indescriptible et que je vais tout de même essayer de vous décrire. Je suis retourné, depuis, de nombreuses fois dans ce fameux QG et, chaque fois, il m'est apparu différent et pourtant semblable, comme un lieu d'enfance quitté depuis longtemps. Je vais essayer de décrire comment il m'est apparu cette première fois.

D'abord, la température y est toujours parfaite. Quelle que soit la façon dont on est habillé, on n'y a jamais ni chaud, ni froid. La lumière, ensuite : il y fait... jour. Quelle que soit l'heure à laquelle on a quitté la terre, il y fait jour, bien qu'on n'y voit jamais le soleil. Tous les « objets », toutes les personnes présents dans ce lieu semblent briller, éclairer l'espace, refléter ce soleil qu'on ne voit plus. Je parle de lieu, d'espace par défaut de mots meilleurs : il n'y a ni murs, ni plafond, ni vraiment de sol, d'ailleurs, et pourtant le lieu semble fini, on y ressent une impression de chez-soi, de « home ». Pas de murs et pourtant, quand nous en reparlâmes, deux d'entre nous avaient le souvenir très clair de tableaux suspendus, bien qu'ils ne se souvinsent pas de ce qui y figurait. Pas vraiment de sol, donc : à l'œil, comme de la lumière, comme du marbre réfléchissant doucement la lumière du jour, au pied

comme du sable mouillé qui s'enfonce légèrement, aux doigts, une impression d'eau épaisse. Nous reposions sur un sable mouillé, tiède et lumineux.

Huit fauteuils nous attendaient autour d'une longue table basse. Des fauteuils simples, blancs, avec de larges accoudoirs. Une table en bois verni. D'autres meubles, probablement. Sur la table, une grande salade, un bol de vinaigrette – même la vinaigrette diffusait de la lumière ! – huit petites assiettes, des couverts, huit verres. Assise dans un des fauteuils, Maria nous attendait. Elle se leva et fit la bise à chacun d'entre nous. Isaac sortit de son sac deux briques de gazpacho et la femme rousse, qui s'appelait Lise, un gâteau. Nous nous assîmes.

J'ai oublié, je m'en rends compte, de parler de nos tenues. Je ne m'en rendis pas compte immédiatement après avoir ouvert les yeux, mais chacun d'entre nous avait changé de costume pendant le vol. Le jean d'Isaac était devenu d'un noir immaculé, son T-shirt était devenu une chemise blanche bien coupée, il faisait philosophe de salon. Arnaud portait le bermuda à poche et le polo beige d'un Indiana Jones moderne. Maria portait une superbe robe de soirée noire. Lise avait troqué son tailleur contre une jupe d'hiver et haut assorti d'un ton orange vif, sous lesquels elle ne semblait pas étouffer. Jean portait le justaucorps, le collant et la cape du parfait super-héros et ça ne me parût pas déplacé, ça lui allait bien, c'était logique. D'ailleurs personne ne détonnait. Ni Jean en Flash-Gordon, ni Maria en robe de soirée, ni Arnaud en baroudeur, ni Arthur en costard à chemise rouge. Personne. Je reconnus sur moi ma tenue préférée du moment et le fait qu'elle soit alors dans mon panier de linge sale ne me choqua pas. Mais je m'étends, résumons.

Les quatre super-héros se retrouvaient régulièrement, dans ce QG hors du monde, pour passer du temps ensemble, manger, prendre des nouvelles, partager leurs expériences, s'encourager et mettre en place de nouvelles missions. Ils partageaient aussi des nouvelles venues d'autres petits ou gros groupes de super-héros du monde entier.

Ce soir-là, Isaac, surnommé « le chef », nous raconta à son tour son histoire. Une histoire bien différente de celle d'Arnaud. Isaac, en effet, était fils de super-héros. Des super-héros à l'ancienne, pas encore influencés par les comics américains, ils aidaient les humains dans la région de Bordeaux, sans costumes particuliers. Son père avait des capacités prémonitoires et sa mère un pouvoir de conviction. Ils s'étaient spécialisés dans la lutte contre les suicides et les braquages. Isaac était l'aîné, il avait deux frères et deux sœurs. Leurs parents les avaient encouragés, dès leur plus jeune âge, à chercher et développer d'éventuels pouvoirs. C'est comme cela que le jeune Isaac avait quitté le sol pour la première fois à l'âge de 11 ans en jouant en famille. Il nous raconta aussi les difficultés à être moqué par les autres enfants et les enseignants parce qu'il « croyait à la magie », les défauts de protection de ses parents et sa tristesse qu'un de ses frères ait refusé de devenir, à son tour, un super-héros. Il partagea aussi le plaisir qu'il avait, maintenant adulte, à participer à des missions avec ses parents. Son pouvoir aidant, dénicher les pouvoirs chez les autres, il tenait un rôle particulier parmi les super-héros parisiens.

- Mais tout le monde a un rôle particulier, s'empressa-t-il d'ajouter.

Il était principalement chargé du recrutement et de l'accompagnement des jeunes super-héros. Ceux-ci l'appelaient affectueusement « chef ».

- Je dois avouer que ça me plaît peu, je ne suis chef de rien ni de personne. Mais je suis à l'origine de tellement de surnoms pour les autres...

Dans le civil, il était instituteur, ça lui laissait de longues vacances pour préparer les missions et ses compagnons. Il aimait partager, aussi, et il essayait de faire naître chez les enfants dont il avait la charge un appétit pour le surnaturel. Il était à la fois grave et drôle. Il confiait ses détresses, ses joies, ses questions et sa compréhension des choses avec simplicité et pédagogie.

Au fur et à mesure que la soirée avançait, les vêtements changeaient, les lieux aussi. A chaque fois que Maria prenait la parole, sa magnifique robe noire se couvrait de nouveaux brillants, sans que jamais, cela ne fasse trop. Les fauteuils blancs étaient de cuir beige foncé à la fin de la réunion.

Maria s'inquiéta de l'heure, nous décidâmes de clore la soirée. Avant de se quitter, les super-héros avaient l'habitude de renouveler leur engagement. Ils se prirent par la taille, petit groupe de quatre amis, et récitèrent une sorte de prière. Je ne me souviens plus des mots précis de celle-ci – j'avais déjà vécu et enregistré mon compte d'émotions et d'informations – mais il était question d'être vrais les uns envers les autres, de se reprendre, de se servir, de servir tous les humains et en particulier les plus faibles. Ils chantonnèrent un instant puis se séparèrent.

Arnaud et Isaac proposèrent de nous ramener sur terre. J'habitais alors rive gauche. Maria proposa de me raccompagner à part, elle allait par là-bas aussi.

- Tu verras, elle ne vole pas mais c'est fun aussi ! me glissa Arnaud.

Isaac, Arthur, Jean, Emilie et lui disparurent volant à travers le sol. Lise rangeait la vaisselle dans une machine que je n'avais pas vue auparavant.

- On y va ? me demanda Maria.

Je hochai la tête. La télékinésiste ne me faisait plus peur, plus peur du tout. Le voyage non plus. Au contraire, j'étais curieux de savoir comment nous nous déplacerions. Je comptais bien, cette fois-ci, garder les yeux ouverts. Maria me prit le bras, me sourit et nous nous retrouvâmes dans l'entrée de la station de RER Observatoire-Port Royal. J'avais cligné des yeux, je n'avais rien vu. Nous étions debout sous la verrière. Maria me fit la bise, me souhaita une bonne fin de soirée et me quitta d'un simple « Au revoir ». Je la regardais s'éloigner dans la nuit éclairée du boulevard. Dans le civil, elle portait une jolie robe à fleurs...

Je me rends compte que j'ai été un peu long... mais je pourrai l'être encore plus. Si je voulais vous raconter toutes les choses extraordinaires que j'ai vécues depuis ces fameux jours, toutes les super-personnes que j'ai rencontrées, il me faudrait un nouveau disque dur !

J'ai continué à rencontrer des super-héros, j'ai participé à des missions, j'ai appris, à mon tour, à voler, à me rendre au QG, à y préparer des repas. J'essaye de mieux discerner ce qui, dans ma tête, est de l'intelligence et ce qui est du pouvoir, j'essaye d'encourager les autres avec des déclarations sur leurs pouvoirs. J'essaye de servir les super-héros et l'humanité. J'ai beaucoup appris, beaucoup

désappris, aussi, beaucoup vécu. Je me suis fiancé à Maria, aussi, nous nous marions dans quelques mois et nous avons prévu de donner au monde plein de nouveaux super-héros.

Avec ce texte, je voulais d'abord vous encourager à regarder plus loin que la réalité que l'on vous a appris à voir. Regarder par la fenêtre avec des yeux curieux et honnêtes et vous verrez peut-être Arnaud, Isaac ou des collègues à nous. Cherchez nous ! Moi, j'habite à Paris... un peu et au QG, beaucoup !

Fin

Et pourtant...

(par Joshua Perrono)

Laissez-moi vous raconter une histoire. Mon histoire. Vous me connaissez sûrement. Je suis l'oublié lors de vos soirées étudiantes. Celui à côté de qui on s'assoit mais dont on ne se souvient plus du nom. Celui qui se retrouve seul à midi pour manger.

Mon nom est *Personne*.

Mon nom est *Personne* et pourtant, à Ses yeux je suis quelqu'un. Un ami voir un frère. Je sais que je peux l'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Même le dimanche et les jours fériés. Son nom est *Fidèle*. Du moins un de ses noms...

J'ai rencontré *Fidèle* à l'époque la plus douloureuse de ma vie. Je me posais beaucoup de questions sur la vie – ma vie – et son sens, sur ma valeur aux yeux des autres. Pour moi la question était réglée : Je ne vau*x* rien.

Et je ne trouvais personne pour me persuader du contraire.

Pas même mes parents. Mon père ayant fuit ses responsabilités depuis bien avant ma naissance, et ma mère me le reprochant depuis cette même période.

Donc je résume. Mon nom est *Personne*, ma vie ne vau*x* rien et personne ne m'aime. Et je les comprends.

C'est durant cette période que j'ai rencontré *Fidèle*. *Fidèle* est tout l'inverse de ce que je suis. Un père qui l'aime, depuis toujours. Une mère concernée par son bonheur et son bien-être. Et par dessus, tout un but dans la vie, une destinée. Et *Fidèle* m'aimait. Au moins autant que je me détestais.

Donc, un beau jour, *Fidèle* débarque de nulle part. Et, lors de sa présentation, nous explique avoir été envoyé par son Père avec une mission à accomplir. De nature douce, il se dégageait de lui une certaine humilité. Faisant à peu près ma taille, le teint hâlé, ce qui m'a le plus marqué, c'est son visage. Il était commun, rien ne le distinguait des autres. A part ses yeux. Intensément bleus. Lorsqu'ils se sont posés sur moi, j'ai ressenti quelque chose. Je ne saurais vous dire quoi, car je n'avais jamais rien senti d'aussi fort.

Fidèle m'intriguait de plus en plus. D'où venait-il ? Quelle était cette mission que son Père lui avait confiée ? Et qui était-il vraiment ? Il vint s'asseoir à la seule place de libre. A côté de moi.

- Bonjour *Personne*, me dit-il.

- Bonjour. Mais comment sais-tu mon nom ?

- Mon Père m'a beaucoup parlé de toi. J'aimerais qu'on discute un peu plus tard. Si tu veux bien.

Il me regardait, me souriait et me parlait. J'en avais presque les larmes aux yeux.

- D'accord.

Une chose que je ne vous ai pas dite à propos de Fidèle. Il a des amis partout. Partout où il va, les gens le suivent pour l'entendre parler, pour qu'il les réconforte, leur donne des conseils... Beaucoup de monde semble l'apprécier et vouloir prendre un verre avec lui. Et pourtant c'est avec moi, Personne, qu'il a rendez-vous. C'est à moi qu'il veut parler. C'est à mes questions qu'il va répondre.

Je ne suis personne et pourtant un homme d'une haute importance s'intéresse à moi.

- Il y a longtemps que je souhaite discuter avec toi, Personne.

- Mais on ne se connaît que depuis quelques heures.

- Tu te rappelles quand je t'ai dit que mon Père m'avait beaucoup parlé de toi ? Et ben c'est vrai."

- Tu me fais peur là... Je ne sais pas quoi penser.

- En vérité je te le dis, ton véritable nom n'est pas Personne, mais Précieux. Et mon Père t'a choisi pour devenir son enfant.

- C'est une blague ?! Tu te moques de moi, c'est pas possible autrement. Ma mère m'a appelé Personne à la seconde où je suis né. Mon père a déserté le foyer familial bien avant ma naissance. Avant que tu ne m'adresses la Parole ce matin, ça faisait des mois que personne m'avait dit bonjour. J'ai vécu dans un monde de silence toute ma vie. Un monde sans amour, sans marque d'affection.

Il me regardait, et je sentais qu'il compatissait à ma douleur.

- Et admettons que j'y crois à ton conte de fées, c'est quoi l'arnaque ?

- Tu ne m'as pas laissé finir. Le deal, c'est que tu me laisses prendre ta place, tu me laisses gérer tes soucis.

- Arrête s'te plaît ! Tu sais rien de ma vie. Ta vie n'a rien à voir avec la mienne. Tu sais pas ce que c'est que le rejet, la solitude. La souffrance tant physique que morale, voire spirituelle.

Il se leva et vint s'asseoir juste à côté de moi. Il posa ses mains sur la table.

- Tu as raison, nos vies sont bien différentes. Mais là où tu te trompes, c'est que je connais la souffrance du corps et de l'âme, la solitude et le rejet. Parmi les gens qui veulent boire et manger avec moi, il y en a qui se moquent de moi, des conseils que je peux leur donner. Les coups, les insultes et même les crachats et l'indifférence, j'en ai reçu plus que des remerciements et de la gratitude.

Mes plus proches amis m'ont abandonné au moment où j'avais le plus besoin d'eux.

Les larmes coulaient sur mes joues. Je savais qu'il disait la Vérité. Il posa sa main sur la mienne.

- La Vie est devant toi, Précieux. Laisse le passé mourir. Oublie Honte, Culpabilité, Désespoir et consorts. Remplace-les par Paix, Assurance, Joie et les autres Cadeaux de mon Père.

- Ton Père, ton Père, mais j'le connais pas. J'l'ai même jamais vu.

- Tu me connais et tu m'as vu, cela te suffit.

- Fidèle, tu m'as invité à ta Table. Ta Parole a bouleversé mon cœur comme personne d'autre avant. Je crois que ce que tu dis est Vérité. Que dois-je faire pour héritier de ta Promesse ?

Fin

L'enfant qui gâcha la fête

(par Jean-Philippe Chavey)

Julien n'était qu'un bébé quand le feu prit à sa maison. Sa mère, qui était à la cave, ne put remonter le prendre. Il ne dut son salut qu'à Joël, le bûcheron qui eut le courage de monter à l'étage. Le visage et les bras de Joël gardent encore les marques indélébiles de son geste héroïque. Julien, lui, emballé dans ses couvertures, fut miraculeusement préservé.

L'année qui suivit, la famille alla souvent voir Joël pour dire sa reconnaissance. Pour les 1 an du drame on fit une belle fête dans la nouvelle maison autour de Joël encore convalescent. Pour les deux ans aussi, on invita aussi les cousins et on ajouta l'idée que chacun de la famille fasse un cadeau à Joël. Pour les trois ans, on décida que chacun ferait un cadeau à chacun, ce qui fit pas mal de cadeaux et augmenta le budget de la fête. Pour les quatre ans, le repas devint un véritable festin. Et en particulier le dessert où on inventa la « bûche de Joël », en mémoire du bûcheron.

Par contre, comme certains trouvaient que le visage de Joël impressionnait les enfants, on préféra une grande photo de lui prise avant l'incendie à sa présence réelle. C'était moins impressionnant. Pour les cinq ans, on fabriqua une réplique de la maison qui avait brûlé et on mit des bougies à l'intérieur pour rappeler l'incendie. Cela avait fière allure.

Pour les six ans, la fête s'étendit à tout le village. La « fête de Joël » était née. Un grand repas accompagné de chants, de danse eut lieu à la grande salle du village. Dans chaque famille on s'offrait des cadeaux et certains racontèrent aux enfants que c'était le « père Joël » en personne qui venait les glisser la nuit près de la cheminée.

Pour les sept ans, quelqu'un suggéra d'allumer une bougie les quatre dimanches avant la fête. Ainsi la « fête de Joël » durerait encore plus longtemps. Ce qui fut fait.

Pour les huit ans, on instaura plusieurs soirées d'achats avant la fête de Joël. Des artisans proposèrent de créer un véritable « marché de Joël » dans les rues dans lesquelles on installa des guirlandes, des sapins illuminés. Pour les neuf ans, la fête devint la principale fête de l'année. Même les écoles eurent congé. Et pour les 10 ans, on décida de faire encore mieux. La fête allait être retransmise à la télévision qui commençait à s'intéresser à ce phénomène.

La fête fut magnifique. Musique, danses, chorales, spectacle, et même quelques images d'archive sur l'incendie, chacun y allait de son animation pour les 10 ans de l'événement. Vers la fin du repas, la télévision demanda d'interviewer Julien et Joël. On expliqua que Joël, le bûcheron, ne participait pas souvent aux fêtes, mais on s'aperçut aussi que Julien n'était pas là. En fait personne ne l'avait vu depuis le début du repas.

La fête s'arrêta d'un coup, et les pires rumeurs circulèrent. Les gens paniqués, les pompiers, les policiers partirent à sa recherche. On retrouva Julien chez Joël, en train de rire et de jouer aux cartes. Joël et Julien reçurent les plus sévères remontrances pour avoir gâché la grande fête et personne n'écouta Julien quand il essaya d'expliquer :

- J'ai reçu cette semaine une carte de Joël me disant que j'étais le bienvenu chez lui quand je voulais. J'ai pensé que vous n'aviez pas besoin de moi et que c'était le meilleur moment pour lui faire une visite. Et pour moi c'était la plus belle fête depuis que je me rappelle...

Fin

Un ami qui vous veut du bien

(par Florian Carayol)

Cher M. le Commissaire Divisionnaire,

Il convient avant toute chose de rappeler une évidence dont je sais que vous êtes déjà fermement convaincu : je ne suis pas un délateur de bas étages. Si je vous écris régulièrement, c'est avant tout dans un simple objectif d'information, afin d'aider vos services à rester attentif. C'est par pure modestie que je me dois de rester anonyme, ne cherchant pas à récolter les quelques mérites de ce qui restera toujours mon devoir : maintenir cette ville en ordre ; ce pays en sécurité. Bref, par pur esprit de sacrifice pour la France !

Donc, si je n'ai pour habitude de dénoncer, il me faut cette fois faire preuve d'encore plus de détermination afin de vous exposer les faits dont j'ai été le témoin ces derniers mois. En voici un exposé succinct (mais détaillé) qui vous fera appréhender à sa juste valeur la menace que fait planer sur notre ville le particulier dont il me faut enfin vous entretenir, cher M. le Commissaire Divisionnaire.

Jeudi 16 avril 1994, 7h23

Je viens de réaliser que la maison en face de chez moi (inoccupée depuis des années) est à nouveau habitée. Déjà, un fait étrange m'alerte : la veille encore elle tombait en ruines. Ce qui, au passage, est fort dommage : c'est un ancien mais charmant pavillon de chasse. Si j'en avais eu moi-même les moyens... Bref, M. le Commissaire, j'ignore encore s'il y a eu là quelques obscures manœuvres immobilières, mais vos services pourront aussi investiguer en ce sens.

Alors même que cette bâtisse était une ruine hier, je la découvre ce matin là entièrement rénovée ! Tout est refait à neuf : crépis et habillages extérieurs, menuiseries et huisseries... Même le jardin qui n'était qu'une jungle de broussailles impénétrables pourrait à présent faire l'objet d'une de ces émissions de télévision aussi dispensable qu'ennuyeuse sur la rénovation immobilière...

Vous avez déjà compris, M. le commissaire Divisionnaire, les extravagants débuts de cette affaire : aucune manifestation d'emménagement, point d'ouvrier ou de chantier. Ce qu'il faut bien admettre a pu au moins épargner au voisinage le bruyant baragouinage de ces travailleurs détachés (et clandestins probablement, dont nos chantiers sont aujourd'hui envahis)... Ou alors, tout ceci a été fait en une seule et unique nuit... Ce qui, vous y pensez vous même déjà, M. le Commissaire Divisionnaire, vient révéler tout le soupçon qu'il faut accorder à cette situation.

Par conséquent, je vous invite à conclure avec moi que seuls de nombreux agents étrangers ont pu œuvrer si vite, si discrètement et... il me faut l'avouer à mon corps défendant : si bien. Il est clair que

notre homme entend nous crier tout le mépris qu'il a pour notre belle nation et ses innombrables forces vives.

Mardi 4 mai 1994 : 9h41.

Étant actuellement sans occupation salariée (et oui : les ravages du mondialisme d'aujourd'hui dont vos services, M. le Commissaire Divisionnaire, ont à affronter les multiples et subtiles conséquences, nous ne le savons que trop bien vous et moi...), j'ai donc du temps que j'essaie d'employer de la façon la plus utile : j'observe.

Pardon, j'assure une bienveillante surveillance des environs. C'est ainsi que j'ai pu détecter les premiers effets néfastes des activités suspectes de ce mystérieux nouveau voisin. En effet, le facteur (qui jusque-là assurait son service promptement et proprement) a commencé à passer de plus en plus de temps dans la maison d'en face. Il ne se contentait plus de simplement glisser le courrier dans la boîte, il entrait et disparaissait de longues minutes. Cherchant à obtenir quelques explications et me dévouant pour le rappeler à ses obligations de célérité quant à son service, je l'ai alors interpellé afin de m'entretenir avec lui.

Il faut dire que je ne reçois pour ainsi dire quasiment pas de lettres ni d'autres correspondances (mis à part quelques factures et bien évidemment ma déclaration d'impôts)... Par le fait, je n'avais pas régulièrement affaire à l'assisté-fonctionnaire auquel je m'apprêtais à rappeler qu'il vivait grâce auxdits impôts (sans vouloir vous offenser M. le Commissaire : vous ce n'est pas la même chose, nous sommes pleinement conscients de ce que vous apportez à la société...).

Il m'a expliqué que l'occupant de la maison d'en face avait souscrit un de ces nouveaux services où un employé de la poste (je crois qu'on ne parle pratiquement plus de facteur aujourd'hui...) passe vérifier que les personnes isolées et fragiles vont bien (ce qui me fait penser que ça fait bien longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de mes enfants...).

Or, ledit facteur n'a jamais vu le « client » en question : il m'a expliqué qu'il entrait tous les matins et qu'il trouvait sur la table de la cuisine son expresso italien préféré et des lettres qu'il devait remettre et relire aux autres personnes isolées de sa tournée. Il m'a dit que ces lettres l'ont ému aux larmes, qu'elles contenaient tout ce qu'il aurait voulu s'entendre dire, et que de les lire aux personnes âgées qu'il visitait était en train de lui changer la vie. Il disait que le réconfort qu'il percevait dans les yeux de ses « suivis » lui faisait tout autant de bien, qu'il se sentait à nouveau utile, qu'il apportait enfin un vrai service et qu'il se sentait à nouveau vivant. Vivant ! Vous comprenez vous aussi, M. le Commissaire, l'absurdité de la situation et du temps gâché par de telles activités !

Samedi 12 juin 1994 : 19H16.

Soupçonnant bien que les choses pouvaient empirer, j'étais résolu à réunir plus d'éléments sur les étranges évènements du voisinage. C'est ainsi que j'ai pu établir que des pizzas étaient fréquemment commandées et livrées en face... Vous me direz M le Commissaire Divisionnaire que s'il est regrettable de s'alimenter aussi mal, il n'y a rien là qu'une situation fort banale. Or c'est oublier à qui nous avons affaire ici ! En effet : les boîtes de pizza s'accumulaient devant la porte de la maison d'en

face. J'ai observé de nombreuses fois le livreur sonner longtemps avant de repartir en laissant la pizza avec les autres sur le paillason. Mais la semaine dernière il y a eu un changement : le livreur a pu, cette fois, entrer et il est resté de longues minutes à l'intérieur.

Il est ressorti en sautant de joie et en jetant loin derrière lui son blouson marqué du logo de la marque de livraison. J'étais fort étonné : d'ordinaire, les jeunes qui travaillent pour cette marque n'arrivent pas à trouver d'autres emplois et semblent attachés à ne pas perdre ces quelques revenus... Bien décidé à en savoir plus, je me suis vu contraint de commander moi-même une de ces horreurs... Et bien, vous devinerez ma surprise, M le Commissaire Divisionnaire, lorsque je n'ai pas vu arriver le livreur habituel.

Ce demi-ahuri m'a annoncé que son collègue avait subitement démissionné. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était produit (et il s'en fichait) : il disait ne pas comprendre ce qui n'allait pas avec leurs pizzas... Sur ce point, j'ai pu avoir une explication claire et précise : il suffisait de goûter ladite pizza (enfin, goûter, j'ose à peine m'exprimer ainsi) !

Mais surprise ! Quelques instants plus tard, le livreur habituel se présente à la maison d'en face. Il y apporte une pizza fort différente. J'ai réussi à intercepter l'individu au vol. Il me raconte alors qu'il avait trouvé une note sur la pile de pizzas non consommées, qui disait précisément ceci : « Merci pour toutes ces choses qui portent le nom de pizza sans en avoir le goût. Je suis certain que vous pouvez en faire de bien meilleures... ».

Le livreur m'a dit que c'était justement son rêve depuis des années et qu'il avait pris ce travail dans l'espoir de pouvoir proposer ses propres recettes. Personne ne lui avait fait confiance. La semaine précédente il avait préparé chez lui une de ses pizzas « home made » et tout le monde avait adorée (j'ai pu goûter moi-même et j'ai dû me faire violence pour ne pas en commander une autre...).

Le livreur m'a annoncé qu'il ouvrait sa propre pizzeria et qu'il ne servirait que des produits frais, écologiques et locaux ! Encore un de ces baba cools plein d'illusions... Encore une fois, j'ai été témoin des bouleversements causés par mon voisin d'en face. Il a clairement lavé le cerveau d'un jeune exploité... pardon d'un livreur d'un respectable fastfood pour lui mettre dans la tête je ne sais quelle fantaisie ! Heureusement que les gens comme vous et moi, M le Commissaire Divisionnaire, savons qu'il est dangereux de trop s'écouter et qu'il convient de rester raisonnable. Les rêves, on ignore où ça peut nous mener !

Mercredi 9 aout 1994 : 18h23.

Vous êtes bien placé, M. le Commissaire Divisionnaire, pour savoir que je me consacre totalement à la tranquillité et la sécurité de notre quartier. Quand on sait ce qu'on sait, que l'on voit ce qu'on voit (on se dit qu'on a raison de penser ce qu'on pense, comme disait le philosophe...), bref, j'ai voulu convaincre quelques habitants du quartier à s'organiser en groupe de surveillance. Il s'agissait d'organiser des rondes le soir, de s'assurer que tout allait bien autour des maisons des uns ou des autres... Ce que je faisais déjà tout seul, nous le faisons désormais à plusieurs.

Ceci est devenu d'autant plus nécessaire que ces fameuses nouvelles lignes de bus sont venues desservir ces quartiers que l'on est contraint d'appeler pudiquement « grands ensembles ». Encore ce politiquement correct qui nous empêche d'appeler un chat un chat... Vous savez bien, M le Commissaire Divisionnaire, que nous ne sommes plus chez nous, y compris dans nos conversations et nos opinions. C'est bien regrettable mais nous sommes aujourd'hui tenus de garder ces évidences pour nous. Sans quoi on se voit taxer de racisme ou conservatisme... Le tout pour simplement réduire au silence les gens de bon sens que nous sommes vous et moi !

Bref, je suis parvenu au prix de grands efforts à réunir quelques habitants conscients du nouveau problème : le déferlement jusqu'à nos portes de ces « indigènes » grâce à la gestion cataclysmique et cosmopolite de nos impôts. Là, alors que je tentais de présenter mes arguments les plus objectifs, j'ai soudain entendu un de mes voisins s'exclamer :

- Enzo ! (ou tout autre nom qu'on colle aux mouflets de nos jours... Pauvre société décadente...) Mais qu'est-ce que tu fiches là ?!

En effet, nous avons tous vu le garnement en question sur le trottoir d'en face. Et je vous le donne en mille, d'où sortait-il ? De la maison d'en face bien évidemment. Son père à repris :

- Mais tu n'es plus avec ta tablette ?

Le morveux a répondu tranquillement que oui, il avait lâché sa tablette et qu'il était sorti jouer avec ses copains. A la stupéfaction générale, ont surgi derrière lui tous les gosses du quartier. Chaque parent semblait tomber de sa chaise. L'un s'extasiait :

- Mais enfin, tu m'as tellement tanné pour avoir ta console et maintenant tu vas jouer dehors ?

Un autre s'inquiétait :

- Mais où as-tu laissé mon téléphone ?! Tu as pensé à mettre l'ordi en veille... et la télé ?

Les gamins ont expliqué que ça faisait des jours qu'ils allaient dans le jardin d'en face (sans que je m'en aperçoive... les petits monstres...). C'est là que nous nous sommes aperçus qu'il y avait dans ce jardin un véritable petit terrain sport. Des gamins, arrivés justement des cités y jouaient encore. Comme je pouvais m'y attendre, les enfants de mon quartier ont commencé à se moquer de leurs parents. Ils n'arrivaient pas à comprendre que nous pouvions « avoir peur » de ces gens. J'ai voulu leur apprendre qu'il ne s'agissait pas de peur, mais qu'il fallait être vigilant, qu'ils étaient trop naïfs à leur âge. Mais les petites teignes n'en démordaient pas :

- Mais si, faut pas avoir peur M'sieu !

Bien sûr, les parents se sont laissés manipulés, ils sont repartis tout contents que leur progéniture « prenne l'air »... En plus les petits inconscients ajoutaient que les autres gosses de la cité jouaient vraiment trop bien au foot. Ils ont eu l'outrecuidance d'ajouter que c'était vraiment « trop cool » qu'ils puissent venir en bus, car ils n'avaient plus de vrai terrain pour jouer en bas de leur immeuble ! Un comble ! Vous vous rendez compte, M. le Commissaire Divisionnaire !

Justement ce contre quoi je voulais nous protéger : ces « jeunes » vont venir occuper nos espaces, ils vont prendre possession de ce qui doit rester notre ! C'est ça que l'on appelle intégration

aujourd'hui : laisser sa place ! Et on vient me parler de peur... Ainsi, mon dangereux voisin d'en face avait encore frappé. Et cette fois, il avait pu trouver des alliés avec ces galopins gâtés pourris... Enfants rois... Des tyrans oui !!! Mais nul besoin d'autres développements, vous comprenez maintenant, M. le Commissaire Divisionnaire, que cet individu de plus en plus suspect s'en prend à présent aux plus jeunes et aux plus influençables pour faire progresser ses plans inavouables.

Mercredi 4 septembre 1994 : 11h21.

J'avais compris M. le Commissaire Divisionnaire, j'avais compris. Les événements d'en face étaient bel est bien destinés à déstabiliser toute la vie et l'organisation du quartier. J'avais compris que seuls vous et moi pouvions réellement comprendre ce qui se jouait alors. J'avais compris que les lois et la République étaient trop faillibles et pas assez strictes pour stopper ce qui allait arriver à coup sûr. J'avais compris que c'était à moi d'agir ! J'avais compris : il me fallait y aller moi-même ! J'avais compris qu'il ne restait plus qu'une chose entre le chaos annoncé et la préservation de l'ordre établi, qu'il ne restait plus qu'un seul rempart contre l'inévitable naufrage... Moi ! Et vous bien évidemment, M. le Commissaire Divisionnaire ! Mais vous, je comprends bien qu'il vous faut tenir compte de ces règles soi-disant démocratiques qui vous entravent. C'est sans douter de la pureté de votre engagement que je suis devenu votre bras armé...

Je décidais donc de franchir les dernières limites en... traversant la rue et en entrant enfin dans la maison d'en face. Je retins mon souffle, j'ouvris ma porte, mon portail, et soudain, en un instant si prompt que je ne saurais plus en restituer ici les détails les plus précis, je me trouvais dans « son » entrée. Me voici donc sur « son » terrain. Il me faut avouer ici que bien qu'en en ayant vu d'autres (si je puis m'exprimer ainsi) et m'étant préparé à toutes les éventualités, je suis resté interdit et surpris. Cet intérieur m'a bien semblé plus grand que ce à quoi je pouvais m'attendre en détaillant la bâtisse de l'extérieur. Je m'avançais donc dans « son » long couloir, je ne pouvais en voir le bout (ce qui devenais quelque peu angoissant, vous devez me l'accorder M. le Commissaire Divisionnaire)...

C'est alors que c'est arrivé ! « Il » s'en est pris à moi ! Car c'est là que, tout à fait soudainement et de manière tout à fait inappropriée, « il » s'est adressé à moi ! Il m'a appelé par mon prénom (ce qui est fort cavalier car nous n'avions pas été présentés), en me surprenant par derrière ! Le quidam en question avait décidé de me prendre en traître sans que je ne sache comment il avait pu se glisser ainsi derrière moi, alors que je l'attendais tous sens en alerte ! Sans autre introduction « il » m'a dit qu'il m'attendait !?...

Il y avait quelque chose d'indéfinissable dans « sa » voix, je ne sais dire si c'était « son » accent, ou s'il s'agissait même d'une voix d'homme, voir... d'une voix humaine ! Je suis déjà convaincu M. le Commissaire Divisionnaire que puisque nous sommes tous deux des gens sensés, que nous détestons ensemble tout ce qui est indéfini. Et là ! Là ! Je suis resté comme paralysé, sous une étrange emprise, ne pouvant pas me retourner vers « lui » (j'ai pensé à ce qu'on pourrait entrevoir subrepticement comme de la peur, mais je n'oserais l'avouer ici. Vous comprendrez que je n'ai finalement pas votre

expérience et votre professionnalisme, M. le Commissaire Divisionnaire... ce qui confirme la nécessité du présent rapport).

Donc là ! Là ! Alors que je voulais menacer, rappeler à la Loi, à la nécessaire bienséance, faire preuve de toute l'autorité que me confère ma bonne naissance bien française... Là ! La menace absolue s'est révélée dans toute son horreur : « il » m'a détaillé par le menu toutes mes pensées les plus cachées, mes rêves qu' « il » m'a décrit comme brisés, toutes ces choses que j'ai un jour voulues et que je n'ai pas su ou voulu atteindre, toutes ces personnes que j'aurais pu rencontrer et aimer, toutes ces personnes qui auraient pu m'aimer, ces sentiments si forts que j'ai fait taire en moi, cet enfant que j'ai cessé d'être trop tôt... Le tout dans une célérité absolue : un clin d'œil à peine !!!

Pour la suite, M le Commissaire Divisionnaire, je dois m'en remettre à vos compétence seules : je ne peux me souvenir précisément ce qui s'est passé, mais c'était comme si je revenais à moi dans ma cuisine ! Tout ce que savais c'est que je ne pouvais accepter ce qu' « il » venait de me faire, il me fallait agir vite et fort ! J'ai donc décidé de vous écrire à nouveau !

Jeudi 5 septembre 1994 : 9h42.

J'ai écrit toute la nuit, couché sur le papier de quoi vous alerter, M. le Commissaire Divisionnaire, seul capable de rétablir le droit et la justice chez moi ! Alors que je me dirigeais vers une boîte aux lettres d'un autre quartier (afin d'en dissimuler l'origine géographique approximative) pour y glisser cette enveloppe contenant toute ma solide détermination, j'ai croisé mon facteur. Oui, celui dont je vous parlais plus haut. Il a vu ladite enveloppe et m'a regardé avec un désarmant sourire. Il m'a dit qu'il était si content pour moi que je me sois mis aussi à écrire, que je puisse vouloir à nouveau établir un contact avec un proche en ayant fait l'effort de prendre une si belle enveloppe. Il supposait que j'avais utilisé mon plus beau papier à lettre. Il m'a dit qu'il s'était lui-aussi mis à écrire pour faire du bien aux autres et à lui-même.

J'ai réalisé alors, M. le Commissaire Divisionnaire, que vous étiez concrètement mon seul ami... Et encore, un ami qui n'a jamais répondu à mes nombreuses lettres. J'ai réalisé que vous n'aviez jamais su reconnaître mon dévouement pour la Nation que j'estimais alors aussi parfait que le vôtre...

J'ai soudainement compris, M. le Commissaire Divisionnaire (et croyez que j'en suis profondément désolé), que cette lettre, je ne devais pas vous l'envoyer. Je crois que je dois simplement en retirer mes lourds commentaires et en souligner les étranges événements dont j'ai été le (finalement) heureux témoin. Je crois bien aussi qu'il me faudra l'envoyer à ceux qui auraient pu rester (et qui pourraient redevenir) mes proches. Un jour peut être, M. le Commissaire Divisionnaire, aurais-je le plaisir de vous rencontrer vraiment et de vous avouer humblement quel mauvais contributeur au bien commun j'étais.

Signé : Un ami (un vrai), qui vous veut du bien (le vrai).

Fin

Les mûriers bavards

(par Emma Capidor)

Pour vous rendre à l'île d'Elbe, le plus simple est de prendre le ferry qui part de Piombino, province de Livourne, jusqu'à Portoferraio, port principal de l'île ; la dizaine de kilomètres qui sépare Isola d'Elba de la côte italienne sera franchie en moins d'une heure. Dès l'aube, écartant le rideau de fumée des voitures qui la précèdent, ma petite Fiat 500, s'aventure prudemment sur la tôle sonore de la cale. Deux gars en blouse grise s'empressent de lui mettre les sabots aux roues, et empruntant l'escalier grillagé, je me hâte de gagner le pont supérieur, pour fuir une atmosphère surchargée d'essence.

Je n'ai jamais visité celle qu'un guide touristique, ramassé au hasard dans une librairie, baptise pompeusement *la perle verte de Toscane*, et dont le nom reste inséparable de celui de Bonaparte. Cependant je n'y vais ni pour découvrir les splendeurs de la nature, ni pour marcher sur les traces de l'Empereur ; car bien que née moi-même en Corse, ce personnage m'indiffère. J'y vais, seule, parce que j'ai une grave décision à prendre. Trois jours au calme, dans une chambre d'hôte, dont une amie m'a fourni l'adresse, me feront du bien, et me permettront de trancher la question ; il le faut.

Aussi courte soit une traversée, aussi peu élégant soit le bateau, prendre la mer change votre être : son souffle et ses embruns, son iode et son sel vous investissent la peau ; les clapotis, les reflets, les couleurs, saturent vos sens. Nous naviguons plein ouest : le soleil qui vient de se lever en poupe, allume sur le miroir liquide des guirlandes roses et blanches qui scintillent jusqu'à l'horizon, tandis que le noir des profondeurs vire insensiblement au bleu turquoise des lagons du paradis. Je perçois, je goûte toute cette magnificence, et la pesanteur de mon âme reste inchangée. C'est pour cela aussi que j'ai voulu être seule ; quoi de plus insupportable qu'une personne qui vous invite à la joie ou à l'admiration, lorsqu'on vous en êtes incapable ! Regarde donc comme c'est beau ! vous répète-elle sans cesse, tandis que vous agonisez à deux pas d'elle. Sous le coup qui m'a atteint, je suis assommée, amputée ; un paysage merveilleux ne soulage pas plus la douleur morale qu'un mal de dent ; je dois faire avec.

Un coup d'œil à la carte m'apprend que nous laissons à présent sur notre gauche le cap Capo Vita. Moi qui suis nulle en géographie et en orientation, je suis bien aise de lire en introduction que l'île affecte la forme générale d'une crevette, qui s'étendrait dans la direction est-ouest, sur une trentaine de kilomètres ; la croupe arrondie se situant à l'ouest ; le cap que nous venons de dépasser figurant la tête, à l'est ; les pattes au nord, entre lesquelles on aperçoit déjà Portoferraio ; au sud, une sorte de grosse antenne, où j'ai réservé ma chambre. Oui c'est bien ça, une crevette... cette comparaison enfantine me réjouit plus que la côte réelle que je vois, certaine que je suis de pouvoir me repérer facilement.

Dans sa vaste baie circulaire au trois-quart close, Portoferraio accueille, hormis les bateaux de liaison réguliers, une multitude de yachts et de voiliers, dont le luxe contraste singulièrement avec la simplicité des façades au teint rose et jonquille, à volets verts, qui s'étagent tout autour en amphithéâtre, sur quatre ou cinq niveaux de tuiles. A l'extrémité ouest de la baie, d'austères remparts en pierre grise maçonnée rappellent les préoccupations militaires qui n'ont pas cessé d'agiter le roi de l'île durant son court séjour. Impossible d'ailleurs de lui échapper à Elbe, il y est omniprésent ; son drapeau flotte encore sur la ville, bande rouge à trois abeilles d'or, sur étamine blanche. Je n'irai pourtant pas visiter son musée ; un autre détail historique, que signale le guide, a capté mon attention.

Enfin extirpée du gros ventre de fer, ma voiture se gare vite à la première place vacante, et je m'en vais de ce pas à l'ancienne Mairie, voir l'objet qui m'intéresse. C'est une plaque de marbre blanc fixée sur le mur de l'édifice, où se détache en lettres noires l'inscription suivante :

Ici, en 1802, fut apporté le tout petit Victor Hugo,

ici naquit sa parole qui, plus tard, lave de feu sacré, devait courir dans les veines des peuples, et trois années passées dans cet air, raffermissant son corps débile, conservèrent à la France l'orgueil de sa naissance, au siècle la gloire de son nom, à l'humanité un génie immortel.

Que l'Histoire a de coïncidences curieuses... Ainsi celui qui devait plus tard écrire la Légende des siècles, a passé ici les trois premières années de sa vie, dans la maison même où dix années plus tard viendrait s'installer son héros déchu ! Et ce génie poétique aurait pu y mourir les premiers mois, tant sa santé était fragile. Ce *génie*... le mot m'est venu sans que j'y prenne garde ; tel un poignard, il traverse brutalement mes entrailles, en remplaçant soudain sous mes yeux tout le tragique et le dérisoire de ma situation. Allons, je suis forte ! Quel plan à présent ?

Voici : le lieu de mon séjour se trouve au sud de Portoferraio ; je pourrais m'y rendre directement par la route 26. Cependant le périmètre de l'île fait à peine cent kilomètres, je peux employer cette première journée à le parcourir par la route côtière, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Arrivée à Marciana Marina, j'obliquerai vers Marciana Alta ; là je laisse ma voiture, et je monte à pied jusqu'au sommet de Monte Giove, situé en plein milieu de la partie charnue de la crevette. J'y déjeunerai d'un sandwich ; 855 m d'altitude, précise le guide ; c'est dans mes cordes ; panorama fabuleux garanti, et l'on peut y apercevoir la Corse par beau temps, ce qui est le cas. En route ! Sur une île, personne ne peut se perdre, pas même moi.

Point trop de touristes en ce début de saison, ils gâcheraient l'austérité sauvage des hauteurs qui m'entourent. Tout a été fait pour eux cependant ; le chemin montant est large, pavé de pierres plates, j'ose à peine dire que je suis en train de faire une ascension. Là une stèle commémorative à la mémoire du grand homme, ici une bâtisse et sa plaque explicative, un peu plus loin une chapelle, flanquée d'un petit beffroi avec sa cloche, et tout le long des présentoirs munis de prospectus savants. J'en prends un sans conviction, pour ne pas rester trop ignorante. J'y apprends que Marciana Alta fut

le lieu où Napoléon vint rejoindre sa blonde maîtresse, la polonaise Marie Walewska, ainsi que leur fils Alexandre. J'avais oublié ces noms-là, si jamais je les avais appris autrefois ; en encart, un portrait du père, et une photo du fils devenu adulte. La ressemblance est en effet frappante ! Son fils... Ce mot me perce à nouveau ! Je repose le papier, et reprends ma montée.

A l'extrême limite du ciel et de la mer, la pâle petite lame de scie à peine visible, qui tremblote sous l'effet du soleil déjà haut, c'est bien l'arête montagnaise de mon île natale, et la tache claire qui la termine à droite, c'est Bastia ! Avec une bonne paire de jumelles, j'y distinguerai sans doute les maisons. Adolescente j'étais là-bas, aujourd'hui je suis ici, assise sur l'herbe... quel hasard, la trajectoire de ma vie... dépourvue de sens comme celle de ce caillou, à mes pieds, dont personne ne sait comment il y est venu, ni où il était auparavant. Je ne peux pas pourtant rester comme lui à paresser dans la chaleur du jour ; je désire arriver assez tôt à Poggio Turco, y faire la connaissance de mes hôtes et prendre mes quartiers. Avalant la dernière bouchée, je consulte à nouveau la carte. Je vais redescendre dans la direction de Sant'Andra, reprendre la route côtière, contourner la queue de la crevette, passer sur son dos, rouler jusqu'à la base de l'antenne, tourner à droite sur la 26, encore à droite sur la 31, vers Capoliveri, enfin m'engager dans la série de chemins étroits qui mènent jusqu'à la pointe de l'antenne, orientée plein sud.

C'est une maisonnette basse, au détour d'un sentier à peine plus large que mon carrosse, assise sur une cour calcaire aux contours indéfinis, quelques poules y picorent ; derrière on aperçoit un potager, prolongé par cinq ou six rangs de vigne. Sur le seuil, une petite vieille en tablier noir, pantoufles à carreaux et chignon gris, se tient debout pour m'accueillir d'un bon sourire fripé ; elle doit bien avoir quatre-vingts ans. Les présentations sont vite faites : Est-ce que j'ai fait bonne route ? est-ce j'ai trouvé facilement ? Elle, c'est Sylvia, son mari, c'est Eugène, il est au jardin, il ne va pas tarder à arriver. La cuisine où je suis introduite, est évidemment le lieu de vie principal, avec la cheminée et sa marmite, la crédence garnie, la grosse table cirée, le banc dur, la machine à coudre à pédalier, la bibliothèque vitrée, et toute cette mélancolie propre aux magasins de brocante, où s'accumulent les pauvres témoins déshérités d'un temps révolu, et pourtant encore proche. Au rez-de-chaussé, deux autres pièces, l'une, la chambre du couple, l'autre, la salle d'eau ; il y a même un étage, dont une aile est un grenier, et l'autre la chambre que j'occuperai. Après y avoir monté ma valise, suspendu quelques vêtements, je redescends, incitée par les vapeurs de la marmite, avec l'assentiment de mon estomac quant à l'opportunité d'un repas.

Les trois couverts sont mis et je suis invitée à m'asseoir. Dehors des sabots claquent sur la pierre, la porte s'ouvre, voici Eugène. Il m'apparaît un peu plus jeune que Sylvia, plus grand et plus droit, c'est certain ; quand il ôte son chapeau de paille, le contraste entre le bronze de son visage hâlé, et la

blancheur laiteuse d'un crâne complètement chauve, amorce en moi un étonnement moqueur, qu'il m'est facile de dissimuler dans le sourire et la poignée de main de bienvenue.

Au milieu des cliquetis de cuillers et des bruits mouillés de soupe, Eugène me raconte qu'il a toujours été jardinier, non pas de son lopin de terre seulement, car il ne lui rapporte que de quoi manger, mais jardinier de la ville. Maintenant, il est à la retraite ; auparavant il s'occupait des potagers de l'Empereur ! du moins de ce qu'on en a conservé. Napoléon était un grand liseur explique mon hôte ; il surprenait tout le monde par l'étendue et la variété de ses connaissances ; un jour ici, à Elbe, il fit la leçon à son jardinier sur la manière d'avoir de la bonne salade et des radis en toutes saisons. L'accent de fierté qui pointe dans sa voix me fait machinalement jeter un regard vers la tablette à pieds cannelés, près de la cheminée, où trône le buste à bicornes, puis vers les quelques livres à dos de cuir et lettres dorées de la bibliothèque, où je devine qu'Eugène a dû puiser ses renseignements ; mon œil revenant sur un visage bonace, au nez trop long, à la lèvre inférieure un peu pendante, je me demande comment un être aussi mou en apparence, a pu se passionner pour le tyran visionnaire, à l'inflexible volonté. Or le démon de l'étymologie, qui chez moi ne sommeille jamais bien longtemps, choisit précisément ce moment pour se réveiller, et me persécuter : Eugène ? le bien né ! ma gorge se noue..., et je me tais jusqu'au dessert.

- Tous les soirs après dîner, Sylvia et moi, nous allons aux Mûriers, passer quelques moments, à regarder la mer, et faire un peu de lecture. Vous plairait-il de nous accompagner ?

- Les Mûriers ? je ne me souviens pas avoir vu ce nom sur la carte.

- C'est tout près, venez.

Je monte chercher une veste, car le soleil est déjà bas. Sylvia a jeté un fichu sur ses épaules, chaussé des sandales ; Eugène a remis son chapeau, et je remarque qu'il tient sous le bras un gros livre. Le Mémorial de Sainte-Hélène, sans doute, me dis-je, amusée. Nous sortons. Eugène fait admirer son potager à travers lequel nous passons ; je dois convenir qu'il est beau : tout y est tracé au cordeau, les concombres y verdoient de santé, les tomates y rougissent de plaisir. Nous enfilons un rang de vigne ; il se termine par un petit sentier de gravier blanc qui tourne à gauche, puis à droite, et se dirige vers la mer ; après quelques minutes de marche le sentier s'achève au pied d'un talus, qu'il nous faut gravir. Là au milieu du petit plateau qui domine la mer se dresse un bosquet de cinq ou six beaux arbres au feuillage vert tendre ; ils surprennent par leur taille et leur isolement singulier, en l'absence d'autre végétation. Les cordes d'une escarpolette, simple planche de bois trouée, relie deux d'entre eux ; sous l'alcôve formée par les branches entrelacées, un banc de pierre à dossier ajouré fait face à la mer. Les Mûriers ! annonce Eugène. Je choisis la balançoire, et les deux vieux s'assoient sur le banc.

- De vrais mûriers ? Comme ceux utilisés dans l'élevage du ver à soie ?

- Tout à fait, il s'agit du mûrier noir. Nous les avons plantés nous-mêmes, il y a cinquante de ça. Voyez-vous, lorsque Napoléon est arrivé sur l'île en 1814, elle était presque entièrement dépourvue d'arbres ; les habitants, très paresseux, se persuadaient que rien ne pouvait y pousser. L'Empereur a

tout de suite ordonné de faire venir d'Italie et de Corse des milliers de plants ; d'oliviers et de mûriers pour les endroits exposés au soleil, et de châtaigniers pour les vallées. L'Empereur a toujours aimé les arbres. En France il en a fait planter tout le long des routes, des feuillus, pour procurer de l'ombre à ses soldats, et des fruitiers, pour qu'ils puissent manger sans descendre de cheval. C'était un grand stratège, qui pensait à tout. Vous connaissez tout cela ?

Napoléon, c'est décidément la monomanie de ce vieillard ! On dit qu'il est dangereux de contrarier les fous ; et d'un ton plus résigné, qu'enjoué, je réponds :

- Vous me l'apprenez, et je devine que vous allez nous lire un extrait de ses mémoires ?

- Ah, non. Tous les soirs, nous lisons la Bible. Et puisque nous venons d'en parler : saviez-vous qu'il s'y trouve l'histoire d'un autre grand général, qui s'intéressait aux mûriers ?

Interloquée, et ne connaissant d'ailleurs que très vaguement le contenu de cette Bible, je secouai négativement la tête.

- C'était le roi David ! Il s'y entendait en commandement des armées, lui aussi. Je vais vous lire le chapitre cinq du deuxième livre de Samuel.

Et tandis que de la pointe de l'orteil j'imprime un doux balancement régulier à ma planche, j'observe en biais le collage surréaliste duquel je suis un morceau : en haut la voûte verte des mûriers, au loin le bleu infini de la mer tyrrhénienne ; tout près une vieille femme assise, un fichu sur la tête ; à son côté, avec l'aisance d'un sage et médiocre écolier, un vieil homme à chapeau de paille, lit un texte rempli de noms étranges, auquel je ne comprends rien.

- Écoutez bien, je suis arrivé au passage en question :

Et David consulta l'Éternel, et il lui dit : Ne monte pas ; tourne-les par derrière et tu arriveras sur eux du côté des mûriers. Et quand tu entendras un bruit de pas dans les cimes des mûriers, alors attaque vivement, car alors l'Éternel est sorti à votre tête pour battre l'armée des Philistins.

Eugène a le sourire triomphant :

- Vous voyez, les mûriers ont été importants pour David aussi. C'est en les écoutant qu'il a gagné la victoire !

- En effet Eugène, c'est très surprenant... très inattendu... et c'est pour venir les écouter, que vous avez planté ces mûriers ?

Le vieux a baissé le nez, il ne répond pas. Je crois que mon ironie lui a fait mal ; et je ne le regrette pas, il commençait à m'énerver. Il se lève :

- Je dois aller arroser mes melons, avant la nuit. Tu viens Sylvia ?

- Non, je vais rester à lire encore un peu. La soirée est magnifique.

Qu'elle se plonge dans son bouquin en effet... et que je n'ai pas à lui faire la conversation ; je voudrais être seule ; seule avec ma douleur.

Le jour se meurt ; une douce brise s'est ajoutée à mes oscillations de pendule pour caresser mon visage ; au couchant, vers mon île natale, un long nuage étroit s'empourpre et s'étire comme une

écharpe fantastique. Les fragments d'un poème que j'avais appris là-bas, au lycée, remontent inopinément de ma mémoire. Un vers esseulé d'abord :

Sois sage, ô ma douleur, et tiens toi plus tranquille.

Comme il me va bien !

Puis deux autres suivent :

Et, comme un long linceul traînant à l'orient,

Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

Comme c'est beau...

Un grand bruit !! Je tressaille ! Quelqu'un marche là-haut ! Pfff... C'est le vent ! Un brusque à-coup s'est pris dans les cimes des mûriers et en secoue les branches. Vexée d'avoir sursauté, je fixe attentivement les feuilles, petits cœurs à bord dentelé, qui se tortillent en tous sens : ce sont elles les coupables. Leur multitude à produit ce vacarme ; et voilà comment naissent les légendes ! Pauvre Eugène : je comprends maintenant son histoire : c'était tout simplement le vent, que le roi d'Israël entendait dans les mûriers. Et cependant, j'ai eu peur... cette coïncidence avec mes pensées, ce poème, n'est-ce pas troublant ? Non, je n'ai eu peur, que parce qu'on m'a lu cette histoire... oui, mais cette lecture, n'est elle pas elle-même une coïncidence étrange ?

L'air a fraîchi. Sylvia s'est levée. Elle s'avance vers moi, le livre sous le bras :

- Je vais rentrer. Venez-vous ?

- Non... J'ai besoin d'être un peu seule.

- Il se fait tard. Ne prenez pas froid.

Elle s'approche encore, souriante. Que me veut-elle ? Elle étend le bras, pose sa main sur mon ventre :

- C'est pour bientôt ?

Je me sens blêmir, et ne peux répondre un mot ; Sylvia s'éloigne. Comment a-t-elle su ?! La colère m'envahit. Eh bien oui ! Le voici mon secret ! Puisque tout cet univers imbécile veut l'entendre : J'attends un enfant ! Mon premier, et dernier enfant ! Un enfant qui ne sera pas normal !

La voix de l'échographiste n'en finit pas de résonner dans ma tête : « C'est un garçon... la nuque est un peu épaisse... je pense qu'il va falloir une amniocentèse. »

Les tests confirment. Le médecin qui me l'apprend, me demande froidement : « Vous vous voulez le garder ? » Anesthésiée sur ma chaise, je ne réponds rien. Il répète brutalement : « On le garde ou non ? Décidez-vous. » Je me suis levée, et je suis sortie sans un mot ; je l'aurais giflé.

Plus que mon rêve brisé en un instant, ce qui me tue, c'est mon entière responsabilité dans ce qui m'arrive. Jeune, ma carrière comptait plus pour moi qu'une vie de famille ; j'avais bien le temps, disais-je. Et le sablier s'est vidé sans que j'y prenne garde ; comprenant enfin l'heure qu'il était, j'ai mis en route cet enfant, à la dernière limite de l'âge. Le gynéco m'avait prévenu des risques ; j'ai passé outre, aujourd'hui j'en suis là. Si je le garde, je reste la cause d'une vie estropiée ; si je ne le garde pas, je suis celle qui décide sa mort. Dieu... si tu existes, tu es le Dieu qui punit !!

Il fait très sombre ; sous l'impulsion nerveuse de mes mollets les balancements de l'escarpolette se vrillent, le vent a forcé ; le bruissement intense et croissant des arbres m'assourdit, et me fascine ; moi aussi j'ai quelque chose à leur crier ! : « Ô mûriers bavards, qui frémissiez sous des pas mystérieux, répondez à la question qui torture mon cœur ! Cette clameur profonde que répètent à l'unisson vos myriades de langues rapides, est-ce le bruit vide du hasard, ou le signal d'en-haut dont j'ai besoin ?... Ô Dieu de David, si tu existes, tire-moi de l'abîme ! »

Je me réveille tard dans la matinée, car j'ai pris un cachet ; il fait déjà un grand soleil. Aujourd'hui je vais aller visiter Porto Azzuro, le deuxième port de l'île, magnifique d'après le guide, bien sûr... Je rentrerai le plus tard possible pour éviter d'avoir à parler à mes hôtes ; demain matin, petit-déjeuner, et je file à portoferraio, reprendre le ferry de 15 h, pour Piombino.

Satisfaite, j'aperçois le fond du bol que Sylvia a rempli de bon café noir et chaud, quelques minutes plus tôt. C'est fini, je vais pouvoir m'échapper ; pas besoin d'attendre Eugène, je lui dirai au revoir dehors. Mon regard croise le sourire de Sylvia, et je sens vivement toute mon impolitesse, de n'avoir ni répondu à sa question, l'autre soir, ni rien voulu partager de moi-même : Quelle raison ai-je de fuir ces braves gens ? Honteuse, je tente de me rattraper un peu, avant de la quitter :

- Vous n'avez pas d'enfants ?

- Je les ai tous perdus, quelques jours après la naissance. Des années plus tard, j'ai appris que mon mari et moi, nous avons un problème d'incompatibilité sanguine ; une histoire de rhésus. A l'époque de notre mariage, nous étions très ignorants, et personne ne se souciait de ces choses ici.

- Désolée, vraiment désolée...

- Pour chacun d'eux, Eugène a planté un mûrier... C'est pourquoi nous aimons aller nous recueillir, là-bas.

Est-ce là le dernier clou à mon poteau ! Oh, je refuse de penser à ce que viens d'entendre ; j'aurai tout le temps de ruminer sur le bateau.

Penchée au-dessus du bastingage, le cou tendu vers les festons d'écume qui se détachent de la coque, je me grise de bruit et de vent. De minuscules gouttes salées bombardent ma peau, venant grossir celles qui coulent de mes yeux, pour finir aux commissures de mes lèvres : ma décision, je l'ai prise. Ou plutôt, un autre l'a prise à ma place, là bas sous les mûriers.

En venant sur cette île, ce n'est pas à Napoléon que je n'ai pas su échapper, mais à un plus fort que lui ; il n'y a laissé ni drapeau, ni mémorial ; mais il était comme dans le vent, et j'ai été vaincue. Quelle mère n'a pas souhaité un fils talentueux ? Elle ne demandait pas un poète de génie... pas un empereur couvert de gloire... juste un beau garçon, qui réussit. Ces deux vieux mille fois meilleurs que moi, même cela, leur a été refusé ; et ils ne se sont pas révoltés ! et ils le servent !

Sera-ce David ? Samuel ? Non... s'il avait été une fille je l'aurais appelée Aglaé ; j'aime bien ce prénom, parce qu'il a l'étymologie du *rire éclatant des flots*, que les marins, de temps immémoriaux, ont attaché aux reflets du soleil sur la mer. Et je dois dire qu'aujourd'hui, très calme sous le soleil encore haut, la mer semble leur donner raison, en riant à perte de vue. Mais j'y pense... en gaélique, *muir*, la mer, et *eall*, brillant, ont donné le prénom Muriel ! Mais oui, ce sera Muriel. Muriel... les mûriers ! Que c'est bête ! Alors moi aussi je ris, à travers mes larmes.

Fin

Les Quadruplés

(par Lilianof)

Ils étaient quadruplés : Er, Kmane, Scha, et Tri-Yan, quatre fils du vieux roi de Séquanie.

Le roi est fort ennuyé, car selon une loi irrévocable, c'est le fils aîné qui doit hériter du royaume. Alors, lequel choisir sans vexer les trois autres, puisque tous les quatre sont *ex aequo* ? Il convoqua ses barons, ses ministres et ses pairs, requérant leurs conseils.

- *Yaka* tirer au sort.

- La royauté n'est pas une loterie.

- Alors, *yakafer* comme le Grand Sacha, Sire, partagez le pays en quatre. Ainsi, tout le monde aura sa part, et pas de jaloux.

- Mon royaume n'est pas une pizza !

Toutes les nuits, le roi se tournait et retournait sur son lit. Il cherchait des solutions.

- *Euréka* ! s'écria-t-il un jour.

Il convoqua de nouveau ses barons, ses ministres et ses pairs :

- Que pensez-vous de mon idée ?

- Que c'est une drôle d'idée.

Il convoqua ses fils :

- Puisque je ne me souviens plus lequel de vous quatre est sorti le premier et que votre mère était, à ce moment-là, trop occupée pour y penser, et qu'il faudra bien choisir lequel de vous sera roi, voici ce que j'ai décidé : chacun de vous recevra un sac de grain et un lopin de terre. Celui dont le champ produira une bonne récolte héritera de ma couronne.

- Ridicule ! se dit Er.

- N'importe quoi ! pense Kmane.

- Ça ne marchera jamais ! raisonne Scha.

- On ne risque rien à essayer, répond Tri-Yan, dubitatif. »

L'ordre fut aussitôt exécuté. On découpa dans le domaine royal un carré, mesuré au cordeau et à l'équerre, un parfait carré de terre que l'on partagea en quatre. On fit venir de Grenoble des ingénieurs agronomes qui contrôlèrent et attestèrent que chacun des frères avait reçu le même poids de grain de la même qualité. Ils certifièrent aussi que chacun des lots avait exactement la même superficie et le même sol.

Après le tirage au sort, chacun s'acharna à cultiver son terrain. On déboisa là où il fallait déboiser, on désherba là où il fallait désherber, on épierra là où il fallait épierrer. On laboura. Enfin, le cœur rempli d'espoir, on sema, on arrosa et l'on attendit.

Le blé germa. L'herbe poussa. Il était impossible de savoir, parmi toute cette verdure, ce qui était à Er, à Kmane, à Scha, ou à Tri-Yan.

Le roi de Séquanie aurait voulu que tous ses sujets soient heureux, et comme c'était un homme rempli de sagesse et de bonté, il avait même écrit un livre dans lequel il montrait le chemin de ce bonheur véritable, qui n'est suivi d'aucun chagrin. Malheureusement, ce copieux volume n'intéressait que peu de lecteurs. Pour les uns, c'était un long prêchi-prêcha et des leçons de morale à n'en plus finir ; pour d'autres, ce n'était qu'une compilation de mythes et de vieilles légendes ; pour d'autres enfin, c'était un verbiage philosophique auquel personne ne comprenait rien.

Er était un gros paresseux. Il avait beaucoup travaillé pour préparer sa récolte, mais heureusement, tout cela était fini, il avait bien mérité un peu de repos, et il attendait que ça pousse. Il se couchait à huit heures du soir, le matin, il dormait jusqu'à midi, et l'après-midi, il faisait la sieste.

Tri-Yan était un garçon timide et sérieux. Il ne perdait pas son temps à faire la fête avec les copains, il ne s'intéressait même pas aux filles, et pourtant, c'était de son âge. Il préférait la tranquillité de sa chambre où il occupait son temps à lire. Il avait lu plusieurs fois le livre de son père, et il y trouvait toujours le même plaisir. Il aimait en discuter inlassablement avec son auteur, et le roi lui en expliquait patiemment les passages difficiles.

Kmane était son contraire, il aimait sortir avec les copains, il aimait courir les filles, d'ailleurs, c'était de son âge ; pour les épater, il dépensait et s'endettait. Il voulait gagner toujours plus d'argent pour dépenser davantage, il jouait, parfois gagnant, souvent perdant.

Scha était susceptible, il n'avait pas le sens de l'humour, il comprenait l'ironie au premier niveau, il suffisait d'un rien pour le contrarier.

Er décida d'aller voir son champ. Le blé de ses frères avait déjà bien monté, mais le sien...

- Mais qu'est-ce que c'est que ce bronx ? s'écria-t-il.

Sur son aire, le vert avait laissé la place au gris, l'asphalte avait remplacé la terre, les grains en recouvraient la surface et les piafs s'en faisaient un festin.

Er n'était pas le genre d'homme à se rompre la tête en essayant de comprendre les choses. Il retourna se coucher.

Tri-Yan, lui, ne disait rien.

Scha, à son tour, visita son terrain :

- Eh bien ! ça alors ! mais quelle surprise ! Il n'y a plus aucun doute, c'est moi que le sort a choisi. C'est moi qui serai roi. Vive le roi Scha !

En effet, le blé de ses deux frères restés en lice était encore en herbe, tandis que le sien était déjà en épis, près de mûrir.

Il rentra au château, ses frères habitués à sa mine chagrine s'étonnaient de le voir afficher une joie si peu coutumière.

- Qu'est-ce qui t'arrive ?

Scha leur conta son aventure. Au lieu de partager sa joie, Er et Kmane se montrèrent jaloux. Moqueries, sarcasmes, piques vexatoires, menaces même furent son lot plusieurs jours durant.

- Et puis ! Ça commence à bien faire, dit Scha. J'en ai assez de toutes vos histoires. Tout ça pour quatre grains de blé ! Eh bien ! Puisque c'est comme ça, je laisse tout tomber, et je me casse !

Le lendemain même, le terrain de Scha était devenu un champ de pierres, le blé n'était plus qu'une herbe sèche, brûlée par le soleil.

Tri-Yan n'en disait pas davantage.

Quelques jours s'étaient encore écoulés. Seuls Kmane et Tri-Yan restaient en course. Chaque matin, ils allaient voir pousser leur blé tout comme Jacques Brel écoutait pousser ses cheveux.

L'heure de la récolte était imminente. Comment départager les deux candidats ? Chacun d'eux rêvait déjà de la couronne.

- Que feras-tu si tu deviens roi ? demande Kmane à son frère.

- Je mettrai en pratique les enseignements du père. Tout est écrit dans son livre et je l'ai bien étudié. Si tout le monde se donnait la peine d'y réfléchir, les gens seraient heureux.

- Moi je trouve cela bien poussièreux. Pour être heureux, il faut des richesses et du plaisir, et je n'ai pas l'intention de m'en priver. D'abord, je revends tout ce blé, je place en bourse et j'encaisse les bénéfices. Crois-moi, petit frère, le bonheur, ça s'achète.

Aussitôt, les ronces envahirent le champ de Kmane, étouffant la céréale.

C'est à ce moment qu'apparut le roi de Séquanie, flanqué de ses ingénieurs agronomes de Grenoble. Ils ne tarissaient pas de commentaires en parcourant les champs d'Er, de Kmane et de Scha.

- Si c'est pour voir encore de telles abominations, autant faire demi-tour. J'en ai plein les baskets, moi, de cette histoire.

Mais après cette longue expédition, les chevilles endolories par les pierres, les jambes éraflées et les habits déchirés par les épines, ils parviennent enfin chez Tri-Yan.

- Voyez si cette excursion en valait la peine, dit le roi. Avez-vous déjà vu des épis si lourds et des grains si richement chargés de farine. Approche-toi, Tri-Yan, mon fils, car c'est toi qui hériteras de mon royaume.

Fin

Les deux colocataires de Victoria Freeman

(par Laura Moya)

- On vit à trois ici. Là, c'est la chambre d'Egotine, mais elle n'y est pas souvent. Je ne sais pas pourquoi, mais elle préfère squatter la mienne...

La grande pièce, plongée dans une semi-pénombre, sentait le renfermé. Il y avait un petit lit mauve et un bureau où s'empilaient des piles de cahiers, quelques poupées et un appareil photo. Mais Victoria Freeman, notre hôtesse, poursuivait son chemin.

- Justement, moi je suis dans cette chambre là... Désolée, c'est pas bien rangé... Voilà, je vous présente Egotine Carnette.

La porte s'ouvrit sur une petite femme difforme aux cheveux gras. Affalée dans un immense fauteuil blanc, les mains croisées sur son ventre, un sourire mesquin sur le visage, elle portait des talons rouges et un tailleur bien coupé, qui ne s'accordait pas avec sa posture négligée. Elle ouvrit un œil, bailla à s'en décrocher la mâchoire et lança un « Hey ! On vient faire un somme ? ». Et soupirant d'aise, elle se rendormit comme si nous n'étions pas là. Nous avons baillé à notre tour. Tout à coup, nous avons tous envie de nous étendre sur le lit et dormir. Victoria, en bonne hôtesse de maison, se ressaisit la première et continua la visite en refermant la porte.

- J'avoue qu'elle ne se gêne pas, mais elle est comme ça. J'ai appris à m'y faire ! Comme elle vient souvent faire la sieste dans ma chambre, ça m'aide à prendre davantage de repos sans culpabiliser... Ici, ce sont les toilettes, j'adore venir ici pour évacuer les tensions après une journée difficile. Et voici la salle de bain, si vous voulez laver les mains. Mon autre coloc l'a entièrement customisée. C'est elle qui a mis ces savons parfumés là, sentez !

Nous parcourûmes un long couloir avec de vieilles photos de famille, des dessins d'enfants et des portes à droite et à gauche.

- Là c'est la chambre de Zoé. Oui, je sais que chambre, c'est un grand mot ! Elle est arrivée il n'y a pas longtemps, et on n'a pas encore eu le temps de libérer une vraie pièce. Au début, elle était très exigeante, mais maintenant elle s'est calmée et elle s'accommode de ce petit cagibi pour l'instant. Vous la rencontrerez plus tard, elle est sortie faire des courses.

On se demandait comment la pauvre faisait pour vivre là. Le placard à balai – car c'était un placard à balai ! – était propre et plutôt bien aménagé au vu de l'espace restreint. Une petite étagère suspendue soutenait quelques livres, un harmonica et un chapeau, et au sol reposaient une chauffeuse et un plaid.

- Oh ! Et là, c'est la chambre d'ami. Mettez vos affaires... où vous pouvez. On s'en sert d'entrepôt fourre-tout quand il n'y a personne, et comme les invités y perdent des affaires, ça rajoute au désordre...

Le papier peint se déchirait par endroits. Des dizaines de boîtes en carton s'entassaient au milieu de sacs en plastique bourrés de vêtements, et des bibelots étaient posés de travers ici et là. Le lit par contre avait été soigneusement fait. Il y avait même un petit mot de bienvenue et des bonbons sur l'oreiller. Nous nous sommes demandés pourquoi la deuxième colocataire dormait dans le placard, alors que nous avons un vrai lit et qu'Egotine ronflait sur un fauteuil dans la chambre de Victoria.

- Désolée pour l'odeur de la cigarette, j'ai essayé de la faire partir avant votre arrivée, mais c'est tenace. Quand les amis d'Egotine viennent faire la fête ici, j'ai beau leur dire que c'est non-fumeur, je retrouve toujours des mégots dans les coins... Pff ! La cohabitation n'est pas facile tous les jours !

Victoria s'interrompt pour tendre l'oreille :

- Ah, je crois que c'est Zoé qui frappe à la porte.

- Elle n'a pas les clefs ?

- Euh si, mais c'est une drôle de manie qu'elle a : elle préfère toujours frapper pour que je lui ouvre. Elle refuse d'entrer si c'est Egotine, par contre. Je vous avais dit que ce n'était pas simple...

Une jeune femme vêtue d'un large manteau jaune d'or entra dans le hall. Un courant d'air s'infiltra avec elle.

- Brr, tu nous apportes le froid du dehors !

- Dis plutôt que je vous apporte la fraîcheur du printemps ! Et de quoi déjeuner !

Elle brandit un panier de courses, d'où dépassaient des fleurs et des provisions. Victoria fit les présentations :

- Les amis, voici Zoé Zéphyr, ma toute nouvelle colocataire. Elle est géniale, toujours aux petits soins, mais elle n'a pas la langue dans sa poche...

- Salut !

Zoé nous accueillit d'un sourire très doux. Elle semblait flotter dans son grand manteau jaune d'or. Puis, elle alla dans la cuisine, et fit retentir les poêles. Victoria nous mena enfin au salon et nous servit à boire. Puis, elle nous raconta à quel point ses colocataires étaient différentes :

- C'est étonnant de voir deux êtres si parfaitement à l'opposé l'une de l'autre habiter sous le même toit ! Dès que l'une veut quelque chose, l'autre veut son contraire, alors pour prendre des décisions, je suis obligée de trancher, et de me prendre les reproches de l'une des deux...

Quelques minutes plus tard, un « A table ! » joyeux retentit et Zoé surgit derrière un plant de jacinthes, qu'elle plaça au centre de la table. Un délicieux fumet de viande grillé nous chatouillait les narines et vint se mêler à la fragrance des fleurs. Mis en appétit, nous nous sommes empressés de mettre les couverts. Zoé repartait et revenait, avec du pain frais, puis de l'eau pétillante, du beurre moulu, une bouteille des Coteaux d'Aix-en-Provence et enfin des côtes d'agneau grillé.

Des claquements irréguliers de talons résonnèrent dans le couloir. Egotine, mollassonne, pointa le bout de son nez renfrogné, les cheveux un peu en bataille et le blazer de travers. Son décolleté

généreux laissait apparaître un soutien-gorge rouge bien voyant, et on ne savait pas par où la regarder sans se sentir gêné.

Zoé fronça les sourcils et lui lança en guise d'accueil :

- Qui t'a appelée, toi ? Je ne veux pas te voir à ma table !

- Ah mais ma grande dame, c'est aussi chez moi, et j'ai le droit de déjeuner ! Berk. C'est quoi ce ragoût dégueulasse que tu nous as encore préparé ? Je boufferai pas de ça moi, t'façon. J'ai ce qu'il faut au frigo, j'ai pris mes précautions, avec ce que tu m'autorises à manger... Je finirai par diminuer, diminuer, rétrécir et pfuit ! plus d'Egotine !

Elle continuait de parler tout en se dirigeant dans la cuisine et réchauffa son plat au micro-ondes.

- Je sais, j'ai bien compris, que t'es qu'une garce qui veut prendre ma chambre. Mais tu resteras dans ton cagibi... même je te foutrais à la porte, un jour ! Dans mon horoscope le matin de ton arrivée, on m'avait prévenu... Soi-disant un truc qui allait bouleverser ma vie ! Ouais, ils disaient pas dans quel sens !

On l'attendait en la maudissant intérieurement, parce que les belles côtes d'agneau refroidissaient dans nos assiettes.

Elle finit par revenir avec trois doubles burgers, un coca, une bouteille de whisky, un bol de frites, de la mayonnaise, des chips et des tomates fourrées au caviar. Nos yeux s'ouvrirent tout grand, car à elle seule, Egotine prenait autant de place sur la table que nous tous réunis.

- Oh, me regardez pas comme ça, voyons... Je suis gentille, je partage, moi, dit-elle en lançant un regard noir à Zoé.

Et elle éparpilla encore plus ses plats sur la table en les poussant vers nous. Pour calmer le jeu, Victoria dit :

- Là, regarde, je vais goûter tes frites, elles iront bien avec l'agneau. Vous voyez, on peut arriver à s'entendre toutes les trois.

Il y avait quelque chose d'étrange avec Zoé, un détail qui nous chiffonnait. Elle s'aperçut qu'on la fixait et nous rendit notre regard d'un air interrogateur. Nous avons donc osé lui demander :

- Pardon, mais pourquoi est-ce que vous n'enlevez pas votre manteau ?

- Ah ça ! C'est pour pouvoir partir rapidement, dès que je me sentirais indésirable. Je préfère me tenir prête.

Cela fut démontré vingt minutes plus tard. Egotine, après avoir empiffré à une vitesse phénoménale ses trois doubles burgers et ses tomates piqua de sa fourchette le dernier morceau de viande qui se trouvait dans l'assiette de Zoé, et l'engloutit entre deux goulées avides de whisky-coca. Un rot puissant retentit. Il sentait le caviar. Zoé se leva brusquement sans rien dire, la porte claqua et elle n'était plus là. Nous étions choqués que Victoria n'intervienne pas. C'était d'abord chez elle, après tout.

Après un séjour d'un jour et d'une nuit dans ce climat de susceptibilité et de tension constante, nous quittâmes nos trois hôtes excédés et heureux de nous en aller !

Cependant, en partant, nous avons exprimé franchement nos sentiments à Victoria :

- Tu te voiles la face ! Si tu es honnête deux secondes, tu verras qu'il n'y a pas de paix possible entre tes deux coloc... Tu es bien obligée de prendre parti, de choisir qui dominera l'autre, qui aura le plus d'influence dans ta vie. A notre avis, il vaudrait mieux pour toi échanger rapidement les chambres d'Egotine et de Zoé ! Voilà, c'est dit... Maintenant, c'est toi qui vois.

Fin

Le bougre...

(par Annick SB)

L'heure tourne, passons à table si vous le voulez...

Oh non ! Ce n'était pas un mauvais bougre.

Tout le monde le savait bien au village !

Sa façon de grogner était parfois drôle, parfois terrifiante car il ne savait s'arrêter. On pensait toujours qu'il était entrain de s'étouffer avec un pépin avalé à la hâte ou une gorgée de vin trop vite engloutie. Mais lui, reprenait son souffle et râlait de plus belle.

Vous comprenez ?

Saurez-vous vous abstenir de le critiquer ?

C'est la question qui me taraude.

N'ayez pas peur de ce que je vais vous confier ; il ne s'est rien passé de grave !

Il est certain que je ne pourrai pas tout vous expliquer en détails, nous n'en n'avons pas le temps, mais sachez toutefois qu'Hortense, sa bru, avait longuement hésité à venir le visiter à la naissance de Pierre, son premier enfant. Elle avait peur de lui, de ses cris, de ses bruits, de ses manies ; elle avait peur qu'il effarouche le bébé, qu'il lui fasse du mal mais elle a vite compris son erreur et s'en est maintes fois repentie. Son époux, Anselme avait insisté et, contre toute attente, cela se passa à merveille ; plus l'enfant grandissait, plus il réclamait ce grand-père quand les visites s'espaciaient.

Bon c'est sur que le bougre montrait parfois une certaine impatience devant la vivacité du petit. Mais il savait le lorgner comme il le fallait et, avec un simple regard appuyé, remettre Pierre en place.

A midi, pour le déjeuner, une fois la table mise, si le bougre voyait le tissu gongonner, ça le mettait dans une rage folle. Pas question à ce moment là d'agripper ses petits doigts contre la table pour connaître le menu !

Pierre savait tout ça. Car, manger, pour le bougre, était un moment sacré.

Tout devait tendre à la perfection et il ne supportait aucun pli.

A côté de la corbeille de fruits, il étalait toujours quelques feuilles de papier de soie. On sait que le papier de soie est fragile et le bougre voulait que chaque feuille posée reste correctement en place jusqu'à la fin du repas.

Repas qui était un cérémonial.

Presque un culte.

Pourtant il se contentait de peu de choses et son régime alimentaire n'était pas partagé par toute la famille qui le trouvait trop frugal.

Il avalait chaque midi du pain, des fruits et buvait quelques gorgées de vin.

Une Sainte-Cène quotidienne.

Un hommage à la Création.

Je sais maintenant que c'était une dérobaie face à la Chute.

Vous allez comprendre.

La constitution de l'héritage arrivait toujours en fin de repas et était déposée dans les feuilles de soie. A chaque bouchée, le bougre prenait délicatement les pépins entre son pouce et son index et les posait un à un sur les petits carrés de papier.

L'été, le bougre avait un rituel bien plaisant. Il s'était installé une chaise longue sous le tilleul. Parfum précieux. Couleurs tendres. Tout était en place pour qu'il s'adoucisse un peu en somnolant.

Le petit Pierre savait qu'il pouvait le rejoindre dès que sa sieste à lui était terminée. Le bougre devenant alors vraiment grand-père, le prenait sur ses genoux et lui chuchotait la Vie à l'oreille. Pierre écoutait, riait, sursautait, aimait.

Que ces moments d'amour étaient beaux et tendres !

Ensuite, le bougre ouvrait la porte du cabanon avec une grosse clé et le silence s'abattait sur le jardin.

Un silence d'or.

Seul le vent osait chanter dans le feuillage.

Et quelques abeilles, bien entendu.

Vous vous demandez ce que Pierre pouvait bien découvrir dans cet endroit secret.

Je vais vous le dire.

Le bougre était un collectionneur.

Ce qui est surprenant c'est qu'il n'était jamais sorti de son pays, de sa région, de son village, jamais, et pourtant il collectionnait depuis ses dix ans des précieuses semences et des dictons inventés.

Pierre avait le droit de plonger ses mains dans les tiroirs d'un grainetier en chêne bien ciré.

Il les sentait glisser sur sa peau les princesses !

Ça le chatouillait ; il en attrapait une poignée à pleine main et la faisait couler contre sa paume ; la petite musique qu'il entendait alors était exquise.

Le bonheur, tout simplement !

Étaient à l'honneur, la doyenné du Comice, la Malus Domestica Bismarck, le Chasselas blanc ou noir et tant d'autres...

Une fois le bain de graines effectué, Pierre et son grand-père s'installaient face à face et l'enfant écoutait la merveilleuse histoire du Jardinier.

Le bougre prenait alors un gros carnet aux pages épaisses et lisait une phrase que l'enfant devait méditer :

Un dicton par jour seulement, récité comme une prière...

- *De chaque fruit que tu mangeras, graines précieuses tu garderas...*

Ou bien...

- *Ta patience sera récompensée et la Création conservée...*

Le bougre savait ce qu'il transmettait...

Et l'enfant fermait les yeux et se laissait aller à la confiance en toute confiance.

C'était précieux ; c'était son héritage...

...

L'Etude ouvre bientôt et nous allons découvrir le contenu entier de ces carnets, la belle et grande transmission.

Tout est consigné dans d'épais cahiers à l'Etude de Maître Eden.

Bientôt vous saurez comment le bougre s'y est pris pour imiter et glorifier le Jardinier.

C'est votre héritage à vous aussi ; ne le laissez pas filer.

En attendant, l'heure tourne, passons à table si vous le voulez...

Fin.

L'aventure

(par Raphaël Bögli)

Osphaldo scruta une fois de plus les environs. Le soleil faisait peser lourdement ses rayons sur le jeune homme. Il se tenait proche du sommet de la montagne, à quelques mètres de l'entrée d'une grotte. Il attendait patiemment. Il avait une mission.

Il allait l'accomplir.

Il saisit à nouveau un caillou à ses pieds et le projeta de toutes ses forces dans la grotte. On l'avait prévenu qu'un grincheux mettait du temps à se réveiller, mais cela faisait presque une heure qu'Osphaldo essayait d'attirer son attention. Est-ce que l'examineur s'était trompé ?

Il pouvait entendre au loin le fracas des vagues géantes qui s'écrasaient contre la falaise. Derrière lui se trouvait une longue pente rocailleuse menant droit à une rivière qui elle-même s'arrêtait plus bas à la frontière de la forêt. Cette dernière s'étendait sur un petit kilomètre et s'arrêtait nette sur une corniche. Ensuite, c'était la mer à perte de vue.

Osphaldo était bien décidé à réussir son examen. Il s'accroupit pour vérifier que ses sandales étaient bien serrées et que son poignard était bien fixé à sa ceinture. Cette arme était « la clef de sa réussite », lui avait-on-dit. Il ne lui avait pourtant rien trouvé d'original et n'avait aucune idée à quoi elle allait lui servir. Il n'espérait pas devoir affronter le grincheux avec une si petite arme.

Il essuya son front transpirant du revers de sa main. Il sortit sa gourde pour boire une gorgée d'eau lorsque le monstre de la grotte hurla.

Il ne prit pas la peine d'avalier, il cracha l'eau et laissa tomber sa gourde en se retournant pour courir. Sentant la panique monter en lui, il décida de figer le temps un court instant pour se reconcentrer. Osphaldo était capable d'accélérer sa pensée au point que tout autour de lui semblait ralentir. Il se laissa imprégner de la verdure de la forêt et de la vue scintillante de l'eau qui s'étendait à l'horizon. Puis il se fixa sur son premier objectif : fuir.

Il effectua un bond. Il atterrit sur un rocher deux mètres plus bas et se laissa tomber en s'aidant de ses mains pour attraper une prise et ralentir sa chute. La pente était très raide : il ne pouvait pas courir droit en bas. Il dévala la pente le plus vite possible en effectuant des bonds et en s'aidant des rochers.

Lorsqu'Osphaldo effectuait ce genre d'effort physique, il n'activait sa capacité pour ralentir le temps que lorsqu'il en avait vraiment besoin. Lorsqu'il l'activait, il perdait la notion de vitesse et de déplacement de son corps, ce qui le poussait à faire des erreurs le déséquilibrant et le blessant. Pour bien gérer sa descente, il ralentissait le temps une fois dans les airs pour décider du passage qu'il allait emprunter. Il pouvait ainsi déterminer le passage le plus rapide pour arriver en bas sain et sauf.

Osphaldo atterrit sur une pierre qui céda sous son poids. Il attrapa tant bien que mal un rocher avec sa main droite et il se laissa entraîner par un mouvement de balancier qu'il acheva en salto arrière pour atterrir sur une motte de terre glissante. Bien sûr, il n'avait pu improviser ce mouvement uniquement grâce à sa capacité à réfléchir très vite. Il se laissa glisser sur la terre sèche sur quelques mètres puis continua sa course jusqu'à la rivière.

Il entendait de puissants battements d'ailes derrière lui. Le grincheux se rapprochait.

Il était déjà essoufflé. Il savait que sa condition physique faisait partie du test et il était certain que l'examineur ne lui avait pas imposé un défi où sa vie était en péril sans s'être assuré qu'il pourrait réussir. Osphaldo reprit courage et se prépara à plonger dans la rivière.

En sautant dans l'eau, il se retourna pour apercevoir pour la première fois le grincheux qui n'était plus qu'à quelques mètres de lui. C'était une panthère noire recouverte de plumes et dotée de grandes ailes dont l'envergure devait bien faire deux fois la taille d'Osphaldo. Il avait une longue queue qui non seulement le guidait en vol mais lui permettait également d'empoisonner sa cible avec un dard. Ses dents brillaient au soleil. Le reste était noir mat. C'était un prédateur des cavernes qui s'aventurait parfois à l'air libre, s'il manquait de gibier.

Osphaldo atterrit dans la rivière peu profonde. Le courant était puissant. Il ajustait tant bien que mal sa position dans l'eau pour ne pas finir écrasé ou empalé contre un rocher. Lorsqu'il sortait la tête de l'eau pour avaler une bouffée d'air, il apercevait le grincheux qui le poursuivait sans relâche. La rivière allant de plus en plus vite, il gagnait peu à peu du terrain sur son assaillant.

Il avait passé huit ans à se préparer pour ce jour. Quotidiennement ou presque, il avait suivi un entraînement rigoureux et pénible afin de fortifier son corps et d'apprendre différents arts. Du haut de ses seize ans, il savait à peine lire et écrire mais il était capable de survivre seul pendant plusieurs jours dans des zones dangereuses.

Osphaldo remarqua une chute devant lui. Il appuya de toute la force de ses deux jambes contre un rocher pour ralentir un peu sa descente. Il essaya sans succès d'apercevoir l'endroit où il allait atterrir. Le courant était beaucoup trop fort et il dû se laisser aller. Une fois dans les airs, il comprit à son grand déplaisir qu'il n'allait atterrir qu'une vingtaine de mètres plus bas.

Et plouf !

Il tomba penché vers l'avant. Le choc lui vida les poumons. Il était loin d'avoir réussi un atterrissage parfait. Il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits qu'il devait déjà se concentrer pour éviter un bout de rocher coupant qui était sur sa trajectoire.

Il aperçut enfin le tronc des grands arbres de la forêt. Le courant de la rivière avait diminué et il s'empessa de sortir de l'eau pour aller plus vite en courant. Il avait juste assez d'avance sur le grincheux pour atteindre les bois en premier.

La forêt ne laissait pas assez d'espace entre ses troncs à la panthère noire pour voler. Elle dû fermer ses ailes et se mettre à courir. Elle perdit alors son avantage et se déplaçait à une vitesse proche de celle d'Osphaldo. La vision de ce dernier commença à s'embrouiller. Il avait fourni un effort

intense. Encore une fois il reprit courage en se rappelant que l'examineur avait probablement tout prévu. Il ne ralentit pas. Il ne lui restait maintenant plus qu'une minute avant d'arriver en haut de la falaise surplombant la mer.

Et il ne savait toujours pas ce qui l'attendait.

En apercevant les derniers troncs d'arbres, il attrapa le poignard coincé dans sa ceinture et le garda fermement dans sa main. Dès qu'il fut sorti de la forêt, il activa sa capacité pour figer le temps et observer les alentours. En face de lui, il n'y avait qu'un panneau avec une flèche dirigée vers le bas où il était écrit : « C'est ici ». Il s'empressa de rejoindre l'indication.

Derrière lui le grincheux franchit à son tour la frontière marquée par les arbres et bondit aussitôt dans les airs en ouvrant ses ailes. L'animal avait faim et il était décidé à ne pas laisser sa proie s'échapper. Il n'y avait plus grand chose à manger dans sa grotte, à part quelques taupes qui étaient plutôt difficiles à attraper puisqu'elles se cachaient dans la terre quand elles l'entendaient arriver. Le grincheux ne craignait rien. Dans les environs, il n'avait jamais rencontré un seul prédateur à sa hauteur, pas même en dehors de sa grotte.

Osphaldo arriva près du panneau et sauta sur une plateforme quatre mètres plus bas. Pendant sa chute, il observa un engin étonnant. La base de la machine était en acier. Dessus était couché un long tronc en bois se terminant par un espace cubique tenu par de solides cordes. Toujours dans les airs, il essaya de se remémorer le nom et l'utilité de cet engin...

Une catapulte !

Pardon ? Une catapulte ? Mais pourquoi faire ?

Il atterrit sur le bout de ses pieds pour amortir le choc et effectua une roulade vers l'avant. Il monta sur la catapulte pour en apprendre plus, alors que le grincheux, qui s'était élevé dans les airs, s'apprêtait à piquer vers lui comme un faucon pour le déchiqueter.

L'espace cubique de la catapulte contenait un moule de la forme d'un homme de la taille d'Osphaldo. À l'emplacement de la main droite sur le moule, il y avait une fente. « La clef de la réussite » ricana intérieurement Osphaldo. Il se coucha dans le moule et s'apprêta à enfoncer le poignard dans la fente.

Il figea le temps et réfléchit. Si la catapulte le projetait vers la mer, s'il survivait à la chute d'une centaine de mètres de hauteur en atterrissant dans l'eau, il serait incapable d'échapper au Grincheux qui le pourchasserait jusque dans la mer. La voltige serait certes spectaculaire mais la chute catastrophique.

Pendant qu'il se posait des questions, le grincheux fusait droit sur lui, la gueule grande ouverte, prêt à le dévorer. Peut-être Osphaldo devait-il attendre le bon moment et sortir de la catapulte avant d'enfoncer le poignard dans la fente pour que la catapulte frappe le grincheux ? Mais il en était probablement incapable et le moule en forme d'humain n'aurait alors aucun sens.

Il fit confiance.

Une grande partie de son entraînement au fil des années avait été d'apprendre à quoi il pouvait se fier. Certains fruits sont bons alors que d'autres empoisonnent. Certains animaux sont domesticables alors que d'autres peuvent décider à tout moment de mordre. Pour réussir l'examen, il s'était engagé à faire pleinement confiance à son examinateur. Maintenant cette confiance était probablement mise à l'épreuve.

De plus, il avait entendu parler d'engins très complexes. Probablement que la catapulte n'était qu'une forme trompeuse. Probablement que le moule allait se refermer pour le protéger et qu'il devrait attendre qu'on vienne le chercher. Ou alors une trappe s'ouvrirait sous la catapulte et le protégerait. S'étant un peu rassuré et voyant que le grincheux ne cessait de se rapprocher, il enfonça le poignard dans la fente.

La catapulte propulsa Osphaldo loin dans les airs.

La voltige fut spectaculaire.

Osphaldo fut presque assommé par la puissance de l'accélération. Il était parti haut, très haut... et pas très loin. Arrivé au point mort, juste avant de commencer sa folle descente, il figea le temps.

Si c'était son dernier saut, il aurait le temps d'en profiter. Il pouvait probablement vivre l'équivalent d'une demi-heure pendant sa chute. Cependant, en ralentissant le temps il ne pouvait pas sentir l'air écrasant son visage. Il ne profiterait pas de la sensation de vitesse. Il n'avait jamais eu l'occasion de vivre une telle sensation.

Il reprit ses esprits. Il n'était pas là pour se morfondre sur son sort. Même si sa vie était en danger après avoir suivi les ordres de quelqu'un, il décida de continuer à faire confiance. Son examinateur avait probablement prévu quelque chose de surprenant.

Il remarqua une silhouette. À mi-hauteur de la falaise il y avait un énorme nid d'où un aigle géant avait pris son envol.

Le rapace fonça droit en dessous d'Osphaldo. Ce dernier se prépara à atterrir dessus. Il n'avait encore jamais volé de cette manière, ni en chute libre, ni sur un oiseau géant. Il expira en atterrissant lourdement sur l'aigle. Il se demanda comment le rapace avait pu réagir si vite et surtout comment il savait ce qu'il devait faire. Un aigle géant ? Il en avait entendu parler dans les légendes. Un aigle géant apprivoisé ? Il ne l'avait jamais imaginé...

Pensant être tiré d'affaire et voyant que le grincheux n'arriverait jamais à les rattraper, il soupira de soulagement. Mais cela fut bref. Osphaldo paniqua lorsque l'aigle entama une montée droit vers le ciel. Il s'accrocha de toutes ses forces aux plumes pour ne pas tomber à la renverse. Il essaya de figer le temps pour se calmer mais sans succès. Il avait effectué un effort trop important et avait vécu un choc émotionnel violent. Il ne pouvait plus utiliser son pouvoir. Cela lui était déjà arrivé lors de certains entraînements épuisants et intenses. Il lui était maintenant impossible d'employer sa faculté mentale.

Ses avant-bras se figèrent sous l'effort fournit pour se tenir à l'aigle. Au fur et à mesure qu'il montait, il avait de plus en plus de mal à respirer. Il ferma les yeux et essaya d'expirer plus profondément. Bien que la panique l'eût gagné, il ne perdit pas son objectif de vue.

Un jour, son enseignant, Juthedst, lui avait demandé de s'accrocher à une branche. Osphaldo s'était accroché, avait attendu quelques secondes avant de lâcher prise, puis avait demandé quelle était la prochaine étape de son entraînement. Juthedst lui avait demandé de s'accrocher à nouveau. Encore, encore et encore.

Osphaldo s'était indigné de devoir faire quelque chose d'aussi stupide alors que certains de ses amis étaient partis étudier l'art de la musique et de la danse. Il n'avait pas compris pourquoi il devait rester suspendu à une branche, mais il avait obéi. Lorsqu'il n'arrivait plus à lever ses bras, Juthedst lui avait accordé une courte pause. Ensuite Osphaldo avait dû se suspendre par les jambes. Cet entraînement s'était répété une fois par semaine, d'abord quelques heures puis par la suite toute la journée.

Aujourd'hui il n'avait pas l'occasion de se suspendre par les jambes ou d'effectuer une pause. Ses bras musclés tinrent bon.

Durant son apprentissage quelque chose avait beaucoup étonné Osphaldo : personne ne l'avait obligé à continuer. Il avait reçu à tout moment le droit d'arrêter sa formation. S'il se rendait à un entraînement il était dans l'obligation d'y participer sérieusement, mais il aurait pu abandonner à n'importe quel moment. Il en avait souvent eu l'envie. Une fois il s'était éclipsé dans la forêt pour éviter de réaliser une tâche ingrate. Un ours pourpre l'avait alors attaqué. Ce dernier allait le déchiqueter lorsqu'une flèche s'était enfoncé dans la bête et l'avait littéralement renversé et propulsé dans les airs. Juthedst était arrivé en courant, un arc sans corde à la main. Il avait pris Osphaldo dans ses bras en lui demandant s'il n'était pas blessé.

Osphaldo avait maintenant les yeux fermés. Il était terrifié. Il était à bout de ce qu'il pouvait supporter. C'est en endurant des épreuves qu'il était devenu fort. Ce n'était qu'une épreuve de plus. Il s'était entraîné et il n'avait pas de raison d'échouer. Son objectif était tellement important à ses yeux qu'il se refusait l'idée d'abandonner.

L'aigle effectua une figure aérienne et Osphaldo se retrouva la tête en bas. Le rapace replia ses ailes et se propulsa à l'envers, vers le bas. Osphaldo fut écrasé sous le poids de l'oiseau géant. L'aigle ouvrit ses ailes et ralentit brusquement. Sous le choc, Osphaldo lâcha prise et tomba dans le néant.

Il hurla de peur.

La réussite de la course-poursuite contre le grincheux, il pouvait se l'attribuer. Il avait sauté, couru, nagé et fait les bons choix. Il en était ressorti vainqueur. En revanche, s'il survivait à ce qui était en train de lui arriver, il n'aurait aucun mérite. Intérieurement, il avait envie de maudire la décision d'avoir mis sa vie entre les mains de quelqu'un d'autre. Il ne serait pas dans cette situation s'il n'avait pas accepté de réaliser cet examen. Quelle idée de voler sur un aigle !

Pourtant il avait été reconnaissant de voir cet aigle voler à son secours. Il décida de rediriger ses pensées. Après-tout, si c'était les derniers instants de sa vie, autant les vivre dans la joie et non dans le regret. Il espérait que ce ne soit pas la fin. En fait, il en était certain. Il lança un cri de guerre pendant sa chute effrénée.

Il tombait la tête la première. Il se retourna, en s'attendant à voir l'aigle piquer pour le rattraper en plein vol. Mais ce dernier volait tranquillement bien au-dessus de lui. Il regarda alors en dessous de lui pour apercevoir un autre animal volant qui le rattraperait. Mais il ne vit rien. Ses yeux étaient troublés et il n'aperçut pas le trou translucide dans lequel il tombait.

Il ne comprit absolument rien.

Il ne faisait pas que tomber, il était aussi propulsé dans les airs à intervalle irréguliers. Il arriva au point mort de son ascension. Il était ailleurs. Où ça ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il retomba quelques mètres plus bas en effectuant une cabriole pour amortir sa chute.

Il observa avec un regard béat une vingtaine de personnes qui le félicitait. L'un deux s'approcha de lui et lui demanda :

- Alors comment était la traversée de la Terre ?

Osphaldo n'en crut pas ses oreilles. Il était tombé et s'était retrouvé de l'autre côté de la Terre, avec la même vitesse et la même direction. Il avait donc été projeté dans les airs à l'autre bout du monde. Mais comment ?

Il grimaça de douleur en essayant de se relever. Il s'était brisé une cheville dans sa chute. Celui qui s'était approché de lui posa sa main sur sa cheville. Elle fut instantanément guérie. Il s'adressa à Osphaldo :

- Je suis Mercko. Pour résumer la situation, on va tous ensemble utiliser ce portail pour atteindre notre destination. Je peux nous transporter facilement. Il faut qu'on se dépêche on a un peu de retard.

Tous s'avancèrent vers la grande pierre plate au sol sur laquelle étaient dessinées des symboles mystiques. Ils se tinrent la main. Mercko toucha la pierre avec sa paume et pouf ! Ils étaient ailleurs.

Osphaldo fut époustouflé par l'univers dans lequel ils avaient atterri.

Mais ceci n'est ni le lieu ni le moment de le décrire. Ce qui est certain, c'est qu'Osphaldo avait encore des aventures palpitantes à vivre.

Fin

Le train de nuit

(par Manosybe)

Légèrement essoufflée, j'arrive dans le hall bondé de la gare, comme toujours à l'approche du week-end. Je me fraye un passage au milieu de la foule dense. Il me reste à peine quelques minutes avant le départ du train. Mon billet en main, je vérifie la destination et le numéro du quai sur l'écran et cherche du regard le panneau m'indiquant vers où me diriger. Je franchis les portes automatiques pour me retrouver à nouveau dans le froid mordant de ce mois de janvier. Mon train est là, juste en face. Mais il me reste à composer mon billet.

Fébrile, je regarde autour de moi, sans succès car des gens se pressent dans toutes les directions, avant de retourner dans le hall où je sais que je vais trouver la borne jaune juste derrière les portes. J'insère rapidement le billet, tout en mémorisant le wagon et le numéro de ma cabine et le range dans la poche intérieure de mon manteau avant de retourner, en courant cette fois, vers le train. J'arpente le quai, en essayant d'éviter les personnes qui attendent ou qui arrivent en sens inverse. Je finis par longer précautionneusement le bord du quai et me hisse enfin dans la voiture 5. Le contrôleur m'a vue, et sitôt montée, les portes se referment et je l'entends siffler. Tout en reprenant ma respiration, je longe prudemment le couloir à la recherche de ma cabine alors que le train s'ébranle doucement. Ma cabine est là, sur la gauche. J'y entre, referme la porte et m'assied sur la couchette avec un soupir de soulagement.

Je reste quelques instants sans bouger, en regardant au dehors, le paysage qui défile : d'abord le quai de la gare et les voies vides, puis les maisons grises, souvent abandonnées, qui sont au bord de la voie ferrée. Une sensation familière m'étreint : un mélange de tristesse et d'angoisse, comme à chaque fois que je prends le train, laissant derrière moi ma famille, ou des amis, et partant pour quelques jours ou semaines. Cette fois-ci, personne n'était là pour me dire au revoir, et je sais que la séparation sera définitive. Bizarrement, ce constat ne vient pas alimenter ma tristesse mais m'apporte une sorte d'apaisement. Mes pensées se concentrent à nouveau sur ce qui défile devant mes yeux : les lumières de la ville, qui commencent à s'allumer un peu partout alors que la nuit tombe doucement. Je peux parfois distinguer l'intérieur des logements, éclairé par des lumières tamisées, des postes de télévision allumés, des personnes qui marchent, cuisinent ou se délassent dans un canapé, bien au chaud dans leurs nids douillettes alors que dehors le froid est glacial. Je ressens une pointe de jalousie devant un couple qui marche main dans la main dans la rue, bien emmitouflés dans leurs manteaux. Cette vision furtive me rappelle cruellement ce samedi de décembre où Marc m'a annoncé la rupture de nos fiançailles alors que nous nous promenions sur les bords du lac gelé. Ailleurs, ce sont des enfants qui jouent, étudient, se disputent, des familles

attablées, tout un univers que je n'aurai pas eu l'opportunité de connaître. Assister à ce spectacle de la vie d'inconnus, qui n'ont même pas conscience de mon regard posé sur eux, me donne une impression d'irréalité, de ne pas faire partie de leur monde. Je réalise alors que j'ai chaud, encore emmitouflée dans mon manteau et en nage après la course pour attraper le train.

Je prends enfin le temps d'examiner mon environnement immédiat. La cabine est agréablement chauffée, j'enlève mon manteau et le suspend au crochet derrière la porte. L'espace, très étroit, ne comporte qu'une couchette qui occupe presque tout le long du mur à droite, et, sur la gauche un siège et une table fixés au mur, orientés de manière à pouvoir regarder par la fenêtre qui occupe tout le fond de la cabine. L'oreiller et la couette sont bien gonflés, les housses rouge sombre sont assorties avec les rideaux, et contrastent agréablement avec les murs gris foncé. Aucun espace n'est prévu pour les bagages, mais peu importe, je suis venue les mains vides. A l'entrée, une petite porte sur la gauche ouvre sur un minuscule espace de toilette composé d'un WC et d'une petite cabine de douche. Je m'y glisse en refermant la porte derrière moi. Un pyjama d'un blanc immaculé est accroché sur la patère, et une serviette douillette ainsi qu'un petit nécessaire de toilette ont été soigneusement disposés à côté du lavabo. Je m'attarde sous l'eau brûlante, sentant mes muscles se détendre peu à peu et savoure la mousse généreuse et les doux effluves laissés par le savon sur ma peau, appréciant de me sentir propre et nette. Après être restée enveloppée un long moment dans la serviette éponge, j'enfile le pyjama blanc et constate qu'il me va parfaitement.

De retour dans la cabine, je m'installe un instant dans le siège et regarde à nouveau au dehors. Nous sommes sortis de la ville et c'est désormais la zone industrielle qui s'étend à perte de vue. Les grands bâtiments, les hangars, ont l'air vides, mais on voit encore des lumières allumées ici et là dans les bureaux. Je repense à la grande usine dans laquelle j'ai travaillé depuis mes 16 ans. Est-ce que quelqu'un va remarquer mon absence, en dehors du responsable du personnel à qui sont remis les relevés de la pointeuse ? Je revois mon espace de travail, la minuscule cabine avec le siège ergonomique, la machine à coudre sur la table à tiroirs, le bac dans lequel je déposais les ouvrages terminés : principalement des sous-vêtements finement brodés. Je ne m'occupais que de l'assemblage, comme de nombreuses autres ouvrières, mais je me souviens du plaisir ressenti devant le travail accompli avec soin, de la fierté à rendre mon quota dans les temps au contremaître. Je revis, avec angoisse, la frénésie de ces dernières années, où les cadences augmentaient et où je n'étais pas toujours capable de rendre mon travail à temps, et cette fois où j'ai été convoquée dans le bureau du directeur, après m'être endormie à mon poste de travail. C'était après une de ces nuits difficiles, à veiller ma mère malade. Mais je ne veux pas penser à elle maintenant, la douleur de sa perte est encore trop vive. Malgré tout, j'ai aimé ce travail de fourmi, discret et solitaire. Timide, je ne me suis pas beaucoup mêlée aux autres ouvrières, si ce n'est à Anna, cette jeune Polonaise qui est arrivée quelques mois après moi. Je me souviens que nous avons beaucoup ri de ses coquilles alors qu'elle s'essayait maladroitement à notre langue. Je l'ai souvent invitée chez moi, lui ai parlé de mon ami. Un beau jour, elle n'est pas revenue travailler, et je n'ai

plus eu de nouvelles d'elle. Je l'ai revue par hasard dans une galerie commerciale quelques années plus tard, au bras d'un homme distingué, dans un luxueux manteau de vison. Elle ne m'a pas reconnue et, de mon côté, je n'ai pas osé l'aborder, intimidée par son allure. J'ai souvent regretté de ne pas l'avoir fait, alors que mon cœur me poussait vers elle et que j'étais intriguée par cette tristesse dans son regard, qui lui ressemblait si peu. Je soupire après cette occasion manquée, et me sens lasse.

Il fait maintenant tout à fait noir dehors, la campagne silencieuse défile, et le train monte en pente douce pour gravir petit à petit la montagne. Je me lève pour rejoindre la couchette. Je m'installe confortablement sur le ventre, comme à mon habitude, et ramène la couette jusqu'à mes oreilles. Pas encore tout à fait prête à m'endormir, je me redresse légèrement sur mes coudes et regarde à nouveau par la fenêtre. Les seules lumières proviennent du ciel étoilé. L'étoile du berger, plus brillante que les autres, capte mon attention. Je me rappelle avoir entendu que c'est en fait une planète, Vénus. J'imagine son énorme surface sous les nuages, vide de toute végétation, de toute forme de vie. Une planète quasiment de la même taille que la terre, inhabitée... Autour d'elle, je distingue de mieux en mieux les innombrables étoiles, qui viennent moucheter le ciel ou se regrouper en constellations. Là encore je m'imagine voyager pendant des années lumières jusqu'à elles, ou même de l'une à l'autre. Je ressens tout à la fois ma propre petitesse et l'euphorie de faire partie de quelque chose d'immense. Je reporte mon attention sur le paysage, et m'aperçois que nous avons bien grimpé. La vallée s'étend devant moi, avec, au fond, le lac brillant, et tout autour les lumières de la ville, les minuscules bâtiments. À mesure que nous nous éloignons d'elle, une paix profonde m'envahit. À mi-chemin entre les lumières de la ville et celles du ciel, je sens que rien de grave ne peut plus m'atteindre, les souffrances appartiennent au passé, la solitude, la tristesse, le deuil semblent glisser sur moi. Alors que le train, ayant atteint le sommet de la montagne, semble continuer sa route sur des rails invisibles, je me laisse glisser dans le sommeil, l'esprit en paix.

Quand j'ouvre à nouveau les yeux, repue de sommeil, je suis surprise de constater que la cabine baigne dans une vive clarté, comme en plein midi. En regardant par la fenêtre, mes yeux ont du mal à s'habituer à l'intense éclat de ce qui se trouve au-dehors : un paysage d'une beauté à couper le souffle, aux couleurs vives, plus intenses que tout ce que j'ai pu expérimenter jusqu'ici. La lumière ne provient pas du soleil mais d'une ville située à quelque distance, blanche, brillant d'un éclat presque insoutenable, et de laquelle de nombreuses personnes, toutes habillées de blanc, arrivent.

Est-il parmi eux ? N'y tenant plus, je cherche à sortir de la cabine pour les rejoindre, mais je constate aussitôt que les murs, le sol, et tout le train ont disparu et que je me retrouve pieds nus sur l'herbe douce. Je m'élançe alors vers eux, courant, volant, le cœur sur le point d'exploser sous l'effet d'une joie intense. Quand j'arrive à leur hauteur, leurs visages souriants m'accueillent. Chaque regard échangé m'apporte un réconfort immense, me donne le sentiment d'être à nouveau complète. Sans me rappeler leurs noms, je sais pourtant que je les connais, et d'être en leur présence pour toujours me réjouit infiniment. Mais je ne l'ai pas encore vu. Sans échanger de paroles, nous courons

ensemble vers la ville, dont l'éclat m'est maintenant supportable. Nous passons sous un immense porche, et je comprends d'où vient cette blancheur : toute la ville, le sol, les murs, les maisons, sont en or pur. Mais l'éclat vient du centre de la ville : et sans encore le voir, je sais, je sens qu'il est là. Je continue d'avancer jusqu'à pouvoir l'apercevoir : son regard plein d'amour et de compassion, la main percée qu'il me tend, me rendent débordante de reconnaissance envers lui. Et alors que je m'en approche, qu'il prononce mon nom d'une voix ferme et douce à la fois, je sens que ma quête est finie, que ma joie est complète : j'ai enfin retrouvé mon ami, celui pour qui je suis faite, et nous sommes réunis pour toujours. Mon cœur éclate alors en un chant d'amour, et ma voix se joint à celle de la foule innombrable qui m'entoure pour entonner un hymne en son honneur.

Fin

Le Trésor de Pellworm

(par David Mas)

Pellworm, 2001. Matthieu marchait sur l'immense digue engazonnée de l'île. Il venait d'arriver mais se fondait déjà dans le paysage vert-bleu-gris. Le vent soufflait un peu plus fort que d'habitude. Les moutons et les cyclistes avançaient difficilement, indifférents. Matthieu baissait la tête, le souffle coupé, emmitouflé dans un imperméable trop grand. Ce n'était pas le vent qui produisait en lui cette quasi-absence de respiration, mais la vision à perte de vue des vasières pleines de vie de la mer des Wadden, sublimes ce jour-là par la lumière automnale. Les rayons du Soleil tamisés par les persiennes des nuages offraient un spectacle magnifique, subtil, presque palpable. Le bout de terre où se trouvait Matthieu était tout ce qu'il restait d'une île bien plus grande, partiellement détruite lors d'une terrible tempête, il y a plusieurs siècles. A la pensée que l'île se trouvait un mètre au-dessous de la mer, il ne put empêcher un frisson de le parcourir.

« La vie ne tient qu'à un fil. » pensa-t-il. « Une tempête plus forte que les autres et la mer submerge la terre ; ce n'est pas les 25 km de cette digue haute de 8 mètre qui y changeront quelque chose. »

Malgré tout, cette digue – ce rempart titanesque qui retenait la mer, entretenu par des centaines d'hommes au fil du temps – finit par le rassurer. Son regard se perdit de nouveau vers les lagunes infinies et l'horizon bleuté, où la mer et le ciel se confondaient dans un infime jeu de nuance que nul peintre n'aurait pu saisir fidèlement. Sur terre, les bleus délicats de la mer, à peine cassés par le gris des rochers, laissaient place à une palette de verts puissants, humides et profonds. Les rares habitations donnaient à l'ensemble un aspect étonnant, irréel, romanesque. Cette impression était subtilement renforcée par un phare majestueux, tout vêtu de rouge et de blanc, dont la splendeur était aussi peu naturelle qu'évidente. Matthieu se demanda d'ailleurs un instant si toute cette lumière n'émanait pas en fait de ce phare : il était éteint pourtant. Tout à ses pensées, il ne vit pas un cycliste qui manqua de le renverser. Il regarda l'heure et vit qu'il fallait rentrer : le soir allait tomber et pas question d'affronter l'obscurité et le froid.

L'espace d'un instant, il hésita sur le chemin à suivre : faire demi-tour sur la large piste cyclable ou passer à travers les champs déserts et légèrement boueux.

« Passons à travers champs, j'aperçois mon auberge au loin. » pensa t'il.

Cette pensée le prit au dépourvu car elle avait dépassé sa raison. Il n'aimait ni la boue ni les champs déserts. Il préférait habituellement les chemins tout tracés et s'était d'ailleurs toujours contenté de rester sur la piste, alors pourquoi changer aujourd'hui ? Il se pencha pour passer sous la clôture. Les moutons s'éloignèrent, étrangement silencieux. Tout était silence. Même le son des

huitriers et des ferries s'étouffait de lui-même. Seul les pas de Matthieu renvoyaient un son étouffé, rythmé, rassurant.

Il venait de traverser presque la moitié du champ lorsque son pied heurta un objet dur. Surpris, il s'arrêta net. Il ne vit rien tout d'abord, mais, en se penchant en peu plus, il découvrit une sorte d'objet en bois qui affleurait à peine du sol.

« Comment cela a-t'il pu me faire aussi mal ? » grommela-t'il, un peu contrarié.

Il reprit sa marche précipitamment, légèrement boitillant. Il détestait être retardé et pesta contre sa maladresse. L'accident était pourtant inévitable (Matthieu le comprendra ensuite). Il était en colère car ce vulgaire objet l'avait soudainement coupé de son état contemplatif. La lumière semblait soudain bien pâle, ternie, déteinte.

C'est alors qu'un miracle se produisit : Matthieu ralentit. Il n'avait jamais ralenti de sa vie : il faisait toujours tout au même rythme. Il disait, à qui voulait l'entendre, que c'était sa manière de survivre. C'est comme un nageur qui traverse la Manche, expliquait-il, qui doit aller suffisamment vite tout en s'économisant, s'il veut arriver au bout. Lui-même pratiquait du sport d'endurance, « école de la vie » répétait-il. Pourtant, ce jour là pour la deuxième fois, ses jambes cessèrent d'écouter sa raison. Il venait de se souvenir d'une discussion qu'il avait eue la veille, sur le ferry qui le menait jusqu'ici.

- Est-ce que vous venez également pour le trésor ?

- Non, je suis en voyage d'affaires. Pourquoi ?

- La légende dit que quelqu'un aurait caché un trésor sur l'île, peu avant l'inondation de 1634. Un riche aristocrate, qui pensait sauver ainsi ses richesses. Il a laissé une lettre où il évoque un coffre entier de pièces d'or et de bijoux, enterré quelque part sur l'île, sans donner plus de précision.

- Et personne n'a jamais réussi à le retrouver ?

- Personne. Mais ce n'est pas faute d'avoir cherché. Il faut les voir : une vraie petite armée, avec leurs détecteurs de métaux, en train de chercher partout. Les pauvres, ils ne dénichent que des vieux bouts de métaux sans importances et des vieilles boîtes de conserves rouillées. Les plus chanceux repartent avec quelques menus pièces abandonnées par les touristes, mais pas de trésor... »

Il est vrai que Matthieu en avait bien vu quelques uns de ces chasseurs, qui secouaient frénétiquement des appareils sophistiqués dans l'attente d'une sonnerie salvatrice qui ne venaient jamais. Cela lui avait fait penser à des insectes affolés par un orage – cette image l'avait fait sourire. Il n'était pas venu pour le trésor, mais il commençait à se demander s'il n'avait pas butté dessus.

« C'est impossible. Ce serait trop beau pour être vrai. »

Mais il avait déjà tellement ralenti qu'il finit par s'arrêter. Le simple mot de « Trésor » lui évoquait soudain un parchemin mystérieux, un feu de cheminée révélateur, des pirates sanguinaires... Il se voyait déjà enfoncer les bras dans les pièces d'or et les bijoux, tel Jupiter dans le *Scarabée d'or*. Il regarda autour de lui, personne. Il fit délicatement demi-tour et mit quelques minutes à retrouver l'endroit où il avait butté. Il hésita encore un instant. Quelque chose lui disait de ne pas y aller,

comme si le nageur de la Manche lui soufflait de ne pas s'arrêter, de continuer sans réfléchir, toujours droit devant lui. Il se pencha pourtant pour gratter frénétiquement la terre à mains nues. Quelques minutes suffirent pour lui permettre de dégager ce qui ressemblait étrangement à un coffre en bois et il découvrit bientôt la première pièce d'or. Il la saisit précipitamment et s'assit par terre, comme abasourdi. Il regarda autour de lui : un mouton bêla. Il tourna la pièce d'or dans sa main et la serra un peu plus fort. Il gratta quelques instants de plus et découvrit rapidement une magnifique montre à gousset brillante et intacte, puis une autre pièce d'or, et encore une autre... Il ne faisait aucun doute : il venait de trébucher sur le trésor de Pellworm. A cette pensée, une immense joie l'envahit : il était riche.

« Moi, riche, alors que je suis peut-être le seul sur toute l'île que ne cherche pas ce trésor... Moi qui n'ai jamais rien cherché, si ce n'est à jouer mon rôle dans la société... »

La joie qui l'envahissait n'était pas une joie habituelle, celle que l'on ressent lorsqu'on gagne une course, ou que l'on retrouve un proche que l'on n'a pas vu depuis longtemps. C'était une joie à laquelle s'ajoutait une sorte de paix, comme si l'ensemble des conflits intérieurs de Matthieu venaient de décréter une trêve. Il réfléchit très vite :

« Le champ doit appartenir à quelqu'un. La loi stipule que le trésor appartient au propriétaire du chant, pas à celui qui le découvre. Il faut que j'achète ce chant, et tout de suite ! »

Tout à sa joie, il décida de prendre la direction du village, les yeux brouillés et le cœur battant, non sans avoir pris soin de bien camoufler le trésor. Le rythme de ses pas était décidément devenu chaotique. A la mairie, il consulta le cadastre des propriétés et demanda les coordonnées du propriétaire du champ. On lui donna sans trop poser de questions – malgré quelques regards réprobateurs sur cet étranger à l'air hagard qui balbutiait plus qu'il ne parlait. Matthieu s'empara de son téléphone, dans l'idée de conclure au plus vite cette affaire. Au bout du fil, un Monsieur assez peu aimable lui rétorqua que le champ pouvait éventuellement se vendre, mais à prix d'or. L'intention évidente était de le dissuader tout de suite de ses folles envies de propriétaire.

Ce fut la douche froide : à la joie de la découverte succéda la tristesse et l'amertume. Matthieu avait les moyens, pourtant : son travail de fonctionnaire aux impôts lui permettait de vivre confortablement. Mais les prix avaient enflé sur l'île en même temps que le tourisme.

« Je n'aurais jamais ce champ. De toute façon, ce trésor n'est pas pour moi. Pourquoi y ai-je cru un instant ? J'étais si bien avant cette découverte, jamais je n'aurais du m'arrêter... »

Il appela tout de même sa banque pour faire « le point sur sa situation financière ». Le banquier ne lui mentit pas : c'était impossible. Par contre, il connaissait quelqu'un qui vendait des terrains beaucoup plus intéressants sur le continent : qu'il revienne vite, cela pourrait se conclure rapidement.

« Il a raison. Ce trésor risque de m'apporter plus d'ennuis que de bienfaits. Il vaut peut-être mieux que je l'écoute, que je l'oublie définitivement... »

Il revint quand même dans le champ, touchant du pied le coffre, comme pour s'assurer de sa présence. Il était bien là.

« Je pourrai venir la nuit, comme un voleur, pour le prendre. »

Il n'y avait pas pensé tout de suite. Non, il ne ferait pas ça. Commencer une nouvelle vie par un vol serait sûrement la pire façon de faire... Il resta longtemps ainsi, méditant sur sa vie et sur cette occasion manquée. La joie des premiers instants semblait envolée.

« Il y a bien ma maison, qui doit valoir le prix de ce champ... »

A cette idée, son cœur s'arracha de sa poitrine. Il avait travaillé une bonne partie de sa vie pour se payer cette maison et s'en séparer était au-delà de ses forces. Il allait faire demi-tour, quand son téléphone sonna :

- Salut Matthieu ! C'est Pierre. Comment vas-tu ?

- Tiens Pierre, salut ! Dis donc, ça faisait longtemps...

- Oui, je ne sais pas, j'ai eu le sentiment qu'il fallait que je t'appelle aujourd'hui...

- Comment ça ?

- A toi de me le dire plutôt...

- Bon, écoute. Tu sais que je devais aller visiter Pellworm pour mes vacances. Figure toi que je suis tombé sur un trésor, totalement par hasard, en traversant un champ. Je ne sais pas pourquoi j'ai traversé ce champ, ni pourquoi je suis tombé sur ce trésor, mais je peux te dire qu'il est bien réel !

- Pas possible ! Tu aurais trouvé le trésor de Pellworm ! C'est incroyable, Matthieu !

- Toi-aussi, tu en as entendu parler !?

- Mais bien sûr ! Mon ami, je crois que je sais pourquoi je devais t'appeler aujourd'hui. Ne passe pas à côté de ce trésor, il peut changer ta vie. Il te demandera des sacrifices et des décisions difficiles, mais ce n'est rien par rapport à la joie qu'il peut t'apporter.

- Justement, il faudrait que j'achète le champ et que je vende ma maison pour cela, tu sais comme je suis...

- Fonce ! Vends tout ce que tu as. Tu ne le regretteras pas, crois-moi !

Lorsque Matthieu raccrocha, il vit dans les derniers numéros celui de son banquier. Machinalement, son doigt glissa sur son téléphone et l'appel se lança presque de lui-même.

« Je vends ma maison. J'achète ici... » dit-il la bouche sèche.

Le banquier n'eut pas d'autres choix. Il s'ensuivit un long combat administratif, combat de papiers, d'entretiens et de gros chèques. Il fallut effectuer la vente à distance, signer, démarcher, signer de nouveau. Mais le plus difficile pour Matthieu fut de convaincre ses proches : ils ne comprenaient pas. Une maison, c'est la sécurité, l'avenir, et pense à tes enfants si tu en as un jour. Seule la mère de Matthieu paraissait le comprendre. Quand il était enfant, elle lui racontait souvent des histoires de trésors enfouis pour qu'il s'endorme. Un soir, elle avait eu d'ailleurs cette phrase énigmatique, que Matthieu n'avait jamais vraiment comprise : « Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur ».

Un petit groupe d'insulaires, peu enclins à laisser du territoire à ce drôle d'étranger, se ligua aussi contre Matthieu. Il reçut des dizaines de lettres de menace qui en auraient découragé plus d'un, mais

Matthieu demeura ferme, telle une jeune pousse de roseau qui s'enracine malgré les tempêtes et la grêle, attirée par le Ciel de façon irrésistible.

Si bien qu'un jour, il devint le propriétaire du champ. Son premier réflexe fut d'y retourner. A la vue du trésor il oublia toutes ses difficultés et toute la fatigue accumulée. Il ne possédait plus grand-chose, mis à part ce champ, mais le trésor était une merveilleuse consolation. Alors qu'il se penchait à l'endroit où il l'avait soigneusement caché, une soudaine lumière vint se poser sur lui : le phare de l'île venait de s'allumer. Il aperçut devant lui un chemin – pourquoi ne l'avait-il pas vu avant ? – tout baigné de lumière, de cette lumière rassurante et puissante qui efface les peurs tout en dévoilant les imperfections des choses les plus belles.

La joie que Matthieu avait connue lors de la découverte du trésor s'imposa alors de nouveau. Il comprit qu'il était temps pour lui de se mettre en route, de marcher dans cette lumière, maintenant qu'il s'était enfin débarrassé du superflu. Riche de ce trésor, il devait se rendre vers cet immuable phare, dans un pèlerinage sans retour. Il était temps d'arrêter de nager et de prendre enfin le bateau, de faire confiance au vent et à cette lumière pour parvenir au but. Il redressa la tête et se mit à marcher, les yeux baignés de larmes. Il venait enfin de comprendre cette phrase venue de son enfance : « Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. ».

Fin

De l'esclavage à la liberté

(par Etienne Omnès)

*Du fouet sur mon dos, la morsure.
De la sueur dans mes yeux, la brûlure.
De la corde sur mes mains, la coupure.
Sans cesse je comptais mes blessures.*

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours travaillé dans cette mine de cuivre. Descendre dans le gouffre, arracher avec ses mains de la terre, remonter par une échelle de corde qui vous cisailait doigts et pieds, verser la terre dehors, et recommencer. En haut, en bas, sur des plates-formes au milieu, le contremaître qui claquait son fouet vous hurlait de travailler. Descendre, arracher, remonter, vider. Pas le temps de parler, pas le temps de connaître, une fois que vous avez dit votre nom à vos compagnons, vous avez déjà présenté l'intégralité de votre être. Descendre, arracher, remonter, vider. Pas le temps de savoir qui vous êtes, vous avez une tâche à accomplir, une mission à faire, et l'on vous dit sur tous les tons que c'est votre unique raison d'être. Descendre, arracher, remonter, vider. Et en surface, le gouverneur de la mine qui évalue votre production, et ne vous trouve jamais à la hauteur. Descendre, arracher, remonter, vider. Risquer les inondations, les gaz, les éboulements, les chutes pour arracher de la terre dont vous ne voyez jamais le cuivre. Descendre, arracher, remonter, vider. Rechercher du cuivre que vous ne toucherez jamais, qui sera envoyé à d'autres qui le porteront comme bijou ou comme outil sans qu'il ne leur ait rien coûté. Descendre, arracher, remonter, vider. Et au final mourir, mourir aujourd'hui, ou demain. Mourir écrasé ou disloqué, ou malade. Descendre, arracher, remonter, vider. Et souffrir d'ici là. Descendre, arracher, remonter, vider.

A la surface, vous avez une grande esplanade de boue, où un millier de femmes rince et tamise la terre, pour y faire surgir les pépites de cuivre que l'on recherche tant. Ce cuivre est ensuite rassemblé dans de grands sacs, puis envoyé à dos de mulets jusqu'à la ville de Sklabia. De là, il servira à faire des outils et des bijoux qui seront vendus pour alimenter les finances du Maître, notre dirigeant à tous. Les sbires du Maître patrouillent en tous endroits de la mine, leur tatouage de serpents sur le cou, et le knout toujours à la main. Ce sont les seuls êtres humains qui viennent et sortent de la mine. Une fois, un fonctionnaire de la capitale était venu : il était ridicule, avec ses habits de soie orange et son diadème en tissu. Il n'avait pas posé un pied à terre, de peur de salir son chausson dans la boue du camp. Je ne l'avais pas vu plus longtemps, parce qu'il fallait descendre, arracher, remonter et vider. Voilà tout ce que j'ai vécu, et voilà tout ce que je vivrai encore.

- Tu es lent, chacal ! Bouge-toi un peu.

Coup de fouet. Les esquilles d'os me déchirent l'omoplate. Il faudra finir la journée avec une douleur dans l'épaule.

- Je réclame cet homme.

Voix féminine. Je me retourne, comme j'imagine la moitié du camp. Un silence surnaturel tombe sur l'enceinte. Le gouverneur du camp, fin comme une cigogne et suant comme un bœuf, se détourne des comptes qu'il faisait, et vient demander à la femme :

- Qu'est-ce que tu demandes ?

- Je réclame cet homme. Et la liberté du camp tout entier.

La femme qui faisait cette demande était une femme au visage et aux vêtements ravagés. Elle portait sur chaque joue les tatouages que font les proxénètes quand ils achètent leurs prostituées, et son bras portait la marque de nombreuses coupures. Ses vêtements étaient sales et déchirés en plusieurs endroits, fait dans un tissu bon marché qui avait fait son temps longtemps auparavant. Elle avait peut-être été belle, mais à présent toute son apparence était repoussante. Une seule chose faisait qu'on la fixait : son regard. Elle avait des yeux magnifiques et sereins.

- Tu es visiblement issue de la même fange qu'eux, et tu me donnes des ordres pour les libérer ? Rejoins donc cette boue dont tu veux les tirer.

- Touchez-moi et mon mari vous fera rendre gorge.

- Ton... Entendez cela, les gars, cette souillon a trouvé quelqu'un qui veuille bien d'elle !

- Il règlera vos comptes lorsqu'il reviendra détrôner l'Usurpateur.

Les rires cessèrent.

- Ton mari est celui qui veut détrôner le Maître ?

- Mieux que cela : il est en route pour le faire.

- Quand je te regarde, je vois une prostituée échappée de sa chambrée, pourquoi devrais-je te croire ? Un homme aussi puissant que l'ancien Empereur se liera-t-il avec une catin dans ton genre ? Tu n'es rien, et tu n'as aucune autorité ici.

- Cette montagne m'appartient, car elle appartient à l'Empereur, et que je suis son épouse.

- En attendant, elle est gérée par le Maître.

- L'Usurpateur verra bientôt sa fin. De quel côté voulez-vous être ?

- Rah, tu m'agaces, femme. Assez parlé : j'ai avec moi cinquante gars plus solides les uns que les autres, et toi, qu'amènes-tu ? »

- Je te l'ai dit : je suis l'épouse de l'Empereur.

Sifflement. Hurlement. Un des contremaîtres s'effondre dans la boue, face contre terre, flèche dans le cou. D'autres sifflements, d'autres flèches. Le gouverneur crie le rassemblement, sort une dague et se précipite vers la dame. En chemin, il dérape et glisse dans la boue. Il tâche de se relever, mais ses deux bras semblent pris dans la fange et ne pas le laisser sortir. Les contremaîtres, pris dans un déluge de flèches, fuient dans tous les sens. Les prisonniers courent aussi vite qu'ils peuvent et désertent immédiatement la mine, fuyant dans la forêt, ou plus haut vers la montagne. Je reste seul

au milieu du camp, émerveillé par ce que je vois, ne me sentant pas en danger. Le chaos est bref, et quand tout est fini, il ne reste plus que moi, la dame, et le gouverneur prisonnier dans la boue.

- Qu'est-ce que ceci, sorcière ? Aurais-tu donc le pouvoir sur les éléments ?

- Moi non, mais mon défenseur oui.

- Ton défenseur ?

La dame marche sur la tête du gouverneur, enfonçant son visage dans la boue, l'étouffant complètement. Il se débat comme il peut, mais la boue semble l'avaler progressivement, la terre l'engloutit au fur et à mesure. Je le vois bouger de plus en plus faiblement, puis il ne bouge plus, la dame piétinant toujours son cou et sa tête.

- Ainsi finiront tous ceux qui se sont rebellés contre mon époux.

Et elle descend du cadavre.

A peine cinq minutes plus tôt, je recevais un coup de fouet dans le dos au beau milieu d'une mine remplie d'esclaves et de gardiens. Et voici qu'à présent, j'étais seul au milieu du camp, avec une dame à l'aspect terrifiant et le cadavre de l'ancien gouverneur qui finissait de disparaître, aspiré par la terre. Le monde venait de basculer.

- Quelle est votre nom ma dame ?

- J'en ai eu plusieurs, et mon époux m'en a donné un autre. Continue de m'appeler « ma dame », cela convient. Quel est ton nom, à toi ?

- Hermas, madame.

- Hermas, mon époux m'envoie faire le tour des villes de son continent pour annoncer et préparer son retour prochain. Veux-tu préparer le retour de l'Empereur avec moi ?

- Vous venez de m'offrir la liberté et la vie, qui pourrais-je suivre d'autre ? Ma vie est pour vous.

- Alors viens Hermas, mon époux t'attend.

Fin

Fin du livre. *Merci pour votre lecture.*